N° 338 – Juin 2025 – 3 €

04-06-25 BNF DLP 790

Journal local réalisé par et pour les habitants du 18e

LE 18E DU MOIS

JARDINS D'ÉOLE
À LA RECHERCHE D'UN SECOND SOUFFLE

► P.4-6



Julia Velázquez Charro - Sylvie Dupic - DR

FESTIVAL MIDI-MINUIT
DANSER SUR L'HERBE À VERSIGNY

► P. 14



Ô LES MASQUES ! RETOUR SUR UN CARNAVAL DE FOLIE

► P. 13

Portrait d'une accoucheuse de rue

► P.24

9 771259 903008

LE 18E VU PAR LE PEINTRE HENRI LANDIER

► P. 16



■ EXPO À L'ICI
SOULEVER LE RIDEAU

► P.20

édito

TANT QU'IL Y A DE LA VIE !

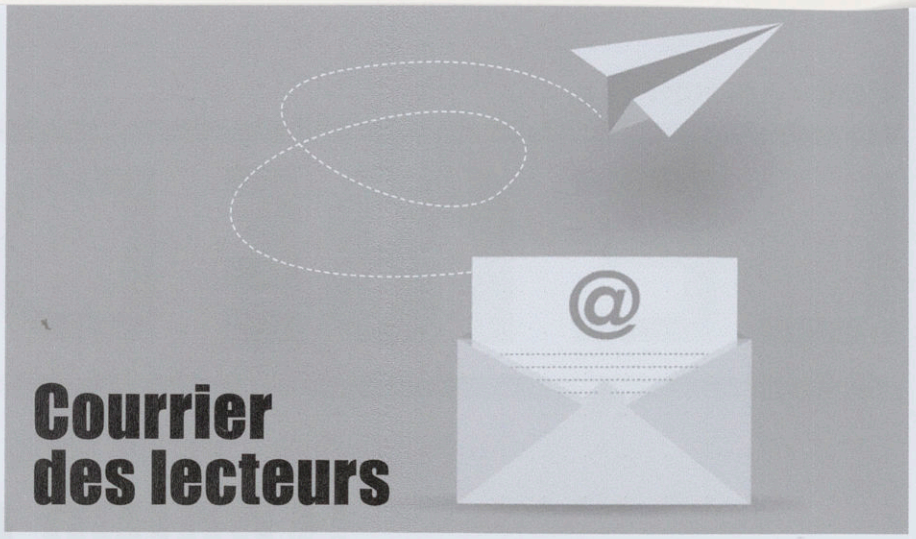
Alors que l'été approche à grands pas, les Jardins d'Éole sont l'endroit idéal pour casser la croûte en famille, boire un verre entre amis, jouer au foot ou au basket, lire un bouquin, danser, jouer de la musique, découvrir la faune et la flore ou tout simplement rêvasser. Mais ce grand parc de plus de 42 000 m², créé en 2007 dans le but d'être ouvert à tous, a souffert ces dernières années d'une mauvaise réputation liée à la présence de consommateurs de drogue.

Ces problèmes résolus, les riverains se sont lentement réapproprié les lieux et les activités s'y sont développées. Pourtant, les différentes entités – les P'tits Déj's solidaires, la ferme urbaine, le Grand Parquet – peinent à cohabiter harmonieusement, chacune persévérant à gagner sur l'espace de l'autre.

Malgré tout, des personnes qui connaissent les lieux depuis le début témoignent qu'un vent nouveau souffle sur le jardin. Le carnaval Ô les masques !, dont la cinquième édition vient de se dérouler dans une ambiance extraordinaire, est le symbole de l'envie de faire vivre l'ensemble du quartier.

Du côté de Clignancourt-Jules Joffrin, on est aussi loin de s'ennuyer. L'association Carré Versigny s'apprête à fêter les dix ans du festival Midi-Minuit, non pas sur terre battue comme à Roland-Garros mais sur gazon comme à Wimbledon !

Enfin, outre une visite de la nouvelle exposition de l'Institut des cultures d'islam, qui soulève le rideau du coming out, on vous propose de partir à la rencontre du peintre et graveur Henri Landier et d'Anne Lorient, ancienne SDF devenue sage-femme de rue. **LA RÉDACTION**



Courrier des lecteurs

Vivant dans le 18e depuis plus de 20 ans, je vous apprécie beaucoup et j'aime mon arrondissement. Je suis par ailleurs enseignante, et c'est en lisant votre numéro d'avril abordant le sujet des fermetures de classes que m'est venue l'idée de vous écrire.

Après une vingtaine d'années comme professeure des écoles, je suis maintenant professeure documentaliste dans le secondaire, et j'ai travaillé de septembre à janvier au collège Marx Dormoy.

C'est un collège public qui n'a pas une très bonne réputation et il n'est pas le seul dans le 18e. J'y ai initié un journal, La Team Dormoy, dont le premier numéro, paru en mars, a gagné un prix au concours Médiatiks, concours de médias scolaires organisé par le Centre pour l'éducation aux médias et à l'information (CLEMI) et l'Académie de Paris.

Or je me suis rendue compte qu'un nombre important de médias scolaires du 18e ont également été lauréats.

La remise des prix aura lieu le jeudi 5 juin au matin dans l'auditorium de la Bibliothèque des Sciences et de l'Industrie (30 avenue Corentin Cariou, 75019). ● FLORENCE GALLAY

Chère Florence, merci pour votre courrier et ces informations très intéressantes. D'autant que dans notre dossier du mois de mai, consacré aux rédactions et studios présents dans l'arrondissement, nous n'avons cité aucun média scolaire. Promis, on se rattrapera ! ● LA RÉDACTION

LA PHOTO DU MOIS

Avec les beaux jours, les vide-greniers sont de retour et les fêtes de quartiers reprennent de plus belle. On y croise les vendeuses et les vendeurs du 18e du mois. **Envoyez-nous vos photos en haute définition à redaction18dumois@gmail.com**



Jean-Claude N'Diaye

LE 18E DU MOIS

13 rue des Amiraux 75018 Paris
18dumois@gmail.com

www.18dumois.info

Le 18e du mois est un journal d'information sur le 18e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18e du mois.

ISSN 1259-9034
Numéro de commission paritaire 1027 G 82213

Ont collaboré à ce numéro

Rédaction
Annick Amar, Dominique Boutel, Noël Bouttier, Vivien Boyibanga, Sylvie Chatelin, Noëmie Courcoux-Pégorier, William Even, Michel Germain, Camille Grenier, Charlotte Grimont, Sonia Imbert, Annie Katz, Marie-Antoinette Leca, Jacky Libaud, Monique Loubeski, Patrick Mallet, Catherine Masson, Sandra Mignot, Maxime Renaudet, Fanta Toureh

Photographies et illustrations
Sylvie Dupic, Jean-Claude N'Diaye, Victor Quintard, Julia Velázquez Charro

Relecture
Élise Coupas, Annie Katz, Emmanuel Tronquart

Rédaction en chef
Maxime Renaudet avec Annie Katz

Graphisme original
Pilote Paris

Première rédactrice graphiste
Isabelle Royère

Bureau de l'association
Sylvie Chatelin, présidente, Annie Katz, vice-présidente, Catherine Masson, trésorière Cécile Vialle, secrétaire

Site et réseaux sociaux
Noël Bouttier, Cornélie Paul, Maxime Renaudet

Responsable de la distribution
Anne Bayley

Responsable des abonnements
Martine Souloumiac

Responsable de la mise sous pli
Marika Hubert

Directrice de la publication
Sylvie Chatelin

Fondateurs
Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier et Jean-Yves Rognant

Imprimé sur presse numérique
Promoprint, 5 rue Olof Palme, 92110 Clichy

Tous les points de vente sur www.18dumois.info

PROCHAIN NUMÉRO : PARUTION LE 05 JUILLET 2025

RETROUVEZ LE 18e DU MOIS SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX

FACEBOOK / LE 18E DU MOIS
X / @LE18EDUMOIS
INSTAGRAM / LE18EDUMOIS

LUNDI 5 MAI

Un peu moins de trois ans après l'affaire Rayana B, du nom d'une femme tuée d'une balle dans la tête, une ordonnance de non-lieu a été prononcée au bénéfice des trois policiers du 18e arrondissement, en retenant la légitime défense. Pour rappel, en juin 2022, dans le quartier de Barbès, ils avaient tiré une dizaine de munitions sur un véhicule dont le conducteur aurait refusé d'obtempérer. Côté passager, Rayana, 21 ans, présente par hasard, y a laissé la vie. Mis en examen pour *« violence par personne dépositaire de l'autorité publique ayant entraîné la mort sans intention de la donner »*, le policier responsable du coup de feu mortel ne sera donc pas jugé.

MARDI 6 MAI

La maire de Paris Anne Hidalgo et Jean Castex, le PDG de la RATP ont signé un protocole visant à transformer d'anciens ateliers de maintenance en logements d'ici à 2034. Ce sera notamment le cas dans le quartier Championnet, où un grand atelier de la RATP laissera place à 400 logements. Une partie d'entre eux sera dédiée à la RATP qui compte y loger des agents et des salariés qui vivent souvent loin de leur lieu de travail. Métro, boulot, dodo !

JEUDI 15 MAI

Le club de football des Enfants de la Goutte d'Or a été lauréat de la 17e édition des trophées Philippe Séguin, organisés par le fonds de dotation de la Fédération française de football. Il a été récompensé dans la catégorie solidarité et inclusion, pour son projet à destination des mineurs non accompagnés et de jeunes majeurs exilés.



Juliette Catho

MARDI 20 MAI

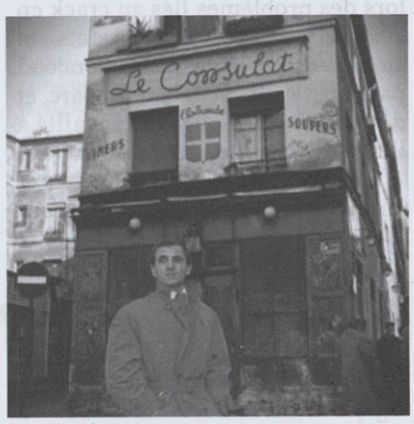
Ils écoutent les autres mais font parler d'eux. Les Écouteurs de rue, nés à la Goutte d'Or grâce à Séverine Bourguignon, artiste et psychothérapeute (*voir n°304*), font partie du palmarès 2025 de la Fondation Crédit Coopératif pour les Prix de l'Inspiration en économie sociale et solidaire. L'association a été récompensée pour ses consultations psychologiques gratuites dans la rue qui facilitent l'accès à la santé mentale pour toutes et tous. Quatre jours plus tard, Les Écouteurs de rue ont même eu droit à un reportage dans le 12.45 de M6.

MERCREDI 21 MAI

Paris Habitat a posé la première pierre de deux futures résidences pour personnes vulnérables à proximité de la porte de Clignancourt. La première sera une construction neuve au 1-3 villa des Tulipes tandis que la seconde consistera en la réhabilitation d'un ancien hôtel situé au 14 rue du roi d'Alger. Ces deux nouvelles pensions de famille seront gérées respectivement par les associations Les Enfants du Canal et Emmaüs Solidarité. Paris Habitat indique que leur livraison est prévue pour le deuxième trimestre 2026.

JEUDI 22 MAI

À l'occasion du 101e anniversaire de la naissance de Charles Aznavour, le belvédère « La Bohème », nommé d'après la célèbre chanson du chanteur franco-arménien, a été inauguré dans le quartier de Montmartre, à l'intersection de la rue Saint-Vincent et de la rue de la Bonne. Le soir, une projection du film Monsieur Aznavour (interprété par Reda Kateb) a eu lieu à la mairie du 18e. Le Sinatra français aurait sans doute apprécié cet hommage parisien.



DR

CE QU'IL NE FALLAIT PAS MANQUER LE MOIS DERNIER

PAR MAXIME RENAUDET

SAMEDI 17 MAI

Le 18e à la fête ! La ressourcerie Le Poulpe a soufflé sa cinquième bougie dans une ambiance festive et conviviale. Au programme : Barbès plage, créations de chimères en peluche, maquillage et costumerie, théâtre, musique et même un défilé de mode tentaculaire. Le même jour, outre le Carnaval Ô les Masques ! *(voir notre reportage photos page 13)*, il ne fallait pas non plus rater les dix ans de Parisculteurs au jardin des Traverses.



DR

SAMEDI 24 MAI

Comme chaque année depuis 2007, la Fête de la nature est l'occasion de se retrouver pour célébrer la biodiversité. Alors que le jardin des Traverses accueillait la Journée de la terre et du climat, à laquelle *Le 18e du mois* a participé, le Bois Dormoy – friche arborée spontanée de 1 450 m² – a organisé un débat sur la nourriture en ville, suivi d'un concert de jazz et d'un verre de l'amitié anthropo-végétale, avant de remettre le couvert le lendemain avec un pique-nique partagé et une visite botanique. Vous ne rêvez pas, ça sent l'été à plein nez !

BnF PHS



Florence Carrique-Allaire

D FOL JO 32713

ÉOLE, UN SOUFFLE NOUVEAU ?

Nul doute que les concepteurs des Jardins d'Éole seraient surpris de voir comment leur projet de grand parc ouvert est désormais quadrillé de clôtures en tout genre. En revanche, ils apprécieraient sûrement que de multiples groupes et activités s'y côtoient, dans une relative harmonie.

Objet de rêveries, de flâneries et de conflits, les Jardins d'Éole ont beau avoir fêté leur majorité en mai dernier, leur occupation et leur accessibilité continuent d'alimenter les débats. Ces derniers sont récurrents depuis la fermeture du parc au public lors des problèmes liés au crack en 2021*. Pourtant, ces problèmes étaient au cœur du projet de Michel Corajoud, paysagiste et concepteur du parc, et des sociologues qui ont travaillé à l'époque avec le maître d'ouvrage.

En effet, la direction des parcs et jardins ayant pris conscience de l'ampleur des attentes des habitants et de l'intérêt de bénéficier de leur connaissance du quartier pour concevoir, aménager et gérer ce futur espace vert, la réalisation du parc a fait l'objet d'une maîtrise d'œuvre sociologique de 2003 à 2007. Pilotée d'abord par le sociologue urbain Isaac Joseph, décédé pendant le projet, puis par Yann Renaud et Stéphane Tonnelat, cette expérience sociologique *« aux résultats mitigés »* avait permis de recenser les préoccupations des habitants du quartier. Préoccupations auxquelles la création d'un parc pouvait en partie répondre même si ce projet cristallisait (déjà) des questions liées notamment aux problèmes socio-urbains du quartier (potentiel de création d'emplois, sur-occupation des espaces publics par les jeunes du quartier, réinstallation de la scène locale de la drogue dans le parc, etc.).

Ainsi, bien avant 2007, le projet révélait *« les attentes des habitants quant aux possibilités pratiques d'accueillir les activités de quartier, sportives, culturelles ou festives et aux capacités d'initiative pouvant contribuer à apporter des réponses concrètes aux questions évoquées plus haut »*. Mais dix-huit ans après la création de ce parc ouvert à tous, ces attentes ont-elles été réellement comblées ?





Julia Velázquez Charro x2



Jean-Claude N'Diaye

▲ En haut : l'aire de jeux le long du muret qui la sépare du Grand Parquet. En bas : des Tibétains dansent au pied de l'amphithéâtre.

Les lunettes de l'utopie

Depuis quelques années, certains riverains ont la sensation qu'un vent de renouveau souffle sur le parc. C'était le cas de Jean-François Seguin, militant associatif de la LDH/Amnesty 18e et membre actif de l'association Les Jardins d'Éole. Décédé en février dernier, il nous avait adressé en mai 2022 un long texte dans lequel il retraversait *« ce grand jardin en chaussant les lunettes de l'utopie qui avait guidé notre lutte, de la naissance de l'association Les Jardins d'Éole en 1997 à l'inauguration des dits jardins en 2007 »*. Parmi les satisfactions de Jean-François Seguin : la présence de la buvette Jupiter gérée par des jeunes de l'APSAJ (une association de prévention), la distribution de petits déjeuners solidaires aux migrants ou l'occupation des lieux par les enfants, les sportifs et différentes communautés du quartier, notamment les Tibétains qui se retrouvent chaque dimanche pour pique-niquer et danser.

> « Ma réconciliation avec le jardin est dûe précisément à l'appropriation par les usages. »

Autant de points positifs partagés par Bernard Kalaora, socio-anthropologue à la retraite et habitant du quartier depuis 33 ans. En début d'année, lui aussi nous a adressé spontanément un texte sur sa redécouverte des Jardins d'Éole : *« Ma réconciliation avec le jardin est dûe précisément à l'appropriation par les usages. J'ai eu cet émerveillement de retrouver ce pourquoi était fait ce parc. »* Mais, comme Jean-François Seguin, Bernard Kalaora pointe également du doigt un certains nombres de problèmes récurrents qui vont à l'encontre du projet initial.

« Une addiction à la clôture »

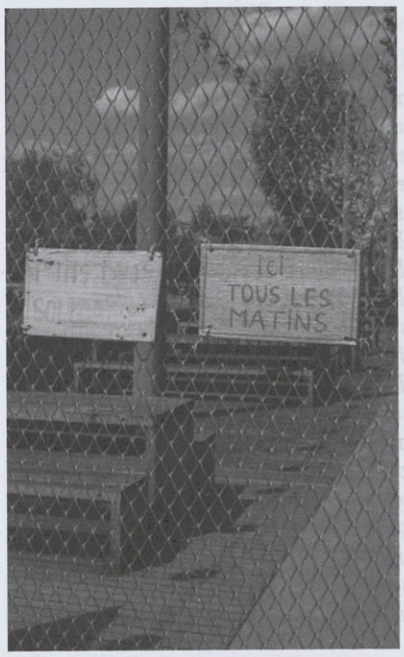
Si les Jardins Éole semblent avoir en partie retrouvé leur vocation d'origine, la question de leur occupation et de leur accessibilité reviennent régulièrement sur la table. En cause, d'abord, le fait que trois entrées du jardin (rue Riquet, rue du Département et angle Département/Aubervilliers) soient toujours fermées malgré une tentative récente d'en rouvrir une. *« La mairie dit que c'est pour des questions de sécurité mais on en revient toujours à la même chose, comme si on ne pouvait pas trouver d'équilibre ou de compromis,* s'exaspère Bernard Kalaora. *Ça fait partie des choses qui vont à l'encontre du projet et de ce qu'est un espace public. Ça crée des problèmes pour la population dont la mobilité est restreinte, puis un parc doit être ouvert, surtout celui-ci. »* Interrogé sur ce sujet, Gilles Ménède, adjoint au maire du 18e chargé des espaces verts, de la nature en ville et de la végétalisation de l'espace public, rétorque qu' *« il y a l'utopie, les idéalistes et la réalité du terrain »*.

En parallèle, depuis 2021, une place de choix a été faite aux chiens (et leur propriétaire) avec la création d'un caniparc vivement critiqué par Bernard Kalaora et Jean-François Seguin, notamment parce qu'il est implanté en travers d'une des circulations imaginées par Michel Corajoud. *« Certains disent que ce jardin dans le jardin a été placé là, afin, justement, de barrer cette circulation »*, écrivait Jean-François Seguin. Mais selon ce dernier, Éole souffre surtout de ce qu'il appelait une *« addiction à la clôture »*. En 2022, celui qui avait animé l'association Les Jeunes de La Chapelle constatait une *« navrante prolifération de barrières, clôtures, grilles et grillages »*, lesquelles sont présentées *« comme autant d'enclos alors qu'en réalité, ce sont des exclos c'est-à-dire des dispositifs qui visent à exclure certaines populations des bénéfices du jardin »*. Depuis, les choses n'ont guère changé puisque la ferme urbaine, qui est en train de faire son retour, a fait installer une palissade qui restreint encore un peu plus la place des P'tits Déj's solidaires *(voir ci-contre)*. ● MAXIME RENAUDET

*Durant juillet et août 2021, la ville de Paris avait mis en place un filtrage interdisant aux consommateurs de drogue de pénétrer dans les Jardins d'Éole (sans oser trop l'écrire car flirtant avec les limites du droit).

FAISONS TOMBER LES BARRIÈRES !

Sur l'esplanade du Maroc, à l'angle des rues d'Aubervilliers et du Département, le collectif des P'tits Déj's solidaires continue ses distributions matinales dans un espace de plus en plus réduit.



Julia Velázquez Charro

Si Gilles Ménède, adjoint au maire du 18e chargé des espaces verts, reconnaît que les P'tits Déj's ont « *un rôle important qui justifie qu'on leur laisse un espace suffisant* », la réalité du terrain dément cette affirmation. En effet, à l'est, la ferme urbaine fermée au moment des JOP de l'été dernier (toujours en chantier, réouverture prévue courant juin) s'est étendue en empiétant de plusieurs mètres sur la bande de terre où se déroule la distribution. Sans aucune concertation préalable avec le collectif, la ferme est maintenant entourée d'une haute palissade en bois créant une séparation visuelle très forte et bloquant tout lien possible entre les deux activités.

La distribution se déroule maintenant dans un étroit corridor, entouré de grilles. Au nord celle de l'enclave du Grand Parquet, à l'ouest celle, heurtant le regard, installée sur le muret de séparation de l'esplanade avec le parc — au prétexte qu'une personne était tombée dans le bassin longeant ce muret — et à l'est, celle de la ferme. On est loin de la volonté initiale, rappelée par Daniel Keller, de l'association les Jardins d'Éole dans le film *De haute lutte !** où il dit que « *nous associations et habitants souhaitions voir l'esplanade du Maroc ouverte 24 h/24 h* ».

Interpeller le maire

Mais le collectif a profité du carnaval Ô les masques ! le 17 mai pour lancer une campagne d'interpellation du maire du 18e. Des cartes postales ont circulé parmi les carnavaleux. Les personnes désireuses de manifester leur soutien à la présence des petits déjeuners solidaires et de réclamer la fin des barrières, ont pu s'exprimer. Récupérées par des bénévoles du collectif pour être postées, elles doivent maintenant remplir la boîte aux lettres de la mairie.

Florilège des messages adressés diversement à M. le maire, M. Lejoindre, Cher M. le maire ou plus familièrement à Éric : « *Il est des initiatives précieuses dans nos quartiers. Et si l'on y faisait attention !?* », « *Nous avons besoin de solidarité et de liberté* », « *Laissez circuler les gens et les idées* », « *Laissons le jardin ouvert, faites tomber les barrières* », « *L'hospitalité du 18e et sa réputation sont en jeu* », « *Soutien indéfectible à ce collectif qui œuvre chaque jour à améliorer les conditions de vie de nos voisins les plus fragiles* », « *Laissez leur la place pour faire le bien* », « *Ouvrir les coeurs et les têtes pour que la solidarité et l'accueil ne soient pas de vains mots* » ou, plus prémonitoire, « *Éric, souviens-toi de l'Arena !* »

Anna-Louise Milne, présidente de l'association Quartiers solidaires (qui soutient les P'tits Déj's) constate que « *lors des quelques contacts que nous avons pu avoir avec les élus, on nous a fait comprendre qu'on trouvait notre action formidable mais on n'a rien fait pour améliorer notre situation* ».

Le collectif garde cependant l'espoir d'être associé à un débat plus large sur les usages du jardin. Pour que la réalité du terrain rejoigne enfin l'utopie. ● SYLVIE CHATELIN

* *De haute lutte !* de Jean-Marc La Rocca, visible sur Youtube, raconte comment, grâce à la mobilisation et la ténacité des habitants, soutenus par une conjoncture politique favorable, les Jardins d'Éole ont pu sortir de terre.

OBJET THÉÂTRAL NON IDENTIFIÉ

Installé sur l'esplanade du Maroc, dont il a fait son usage exclusif, le Grand Parquet est moins ouvert sur le quartier depuis sa reprise en 2016 par le théâtre Paris-Villette. Explications.



Derrière ces murs s'est enfermé l'ancien théâtre.
Julia Velázquez Charro

Si le Grand Parquet organisait fin mai la quatrième édition du festival OTNI (objet théâtral non identifié), ses portes – ou plutôt ses hautes grilles, installées dès 2015 – sont rarement ouvertes au public. En tout cas bien moins qu'à l'époque où cet ancien parquet de bal était un lieu en phase avec le quartier. Car après la rue du Département jusqu'en 2012, puis l'esplanade du Maroc, le Grand Parquet a été repris par le Théâtre Paris-Villette et a opéré une mue totale, devenant un lieu de résidence d'artistes.

Coordinatrice du lieu depuis deux ans, Lucie Skouratko se ▸

▸ dit « *sensible au fait que les habitants trouvent le Grand parquet fermé et peu ouvert sur le quartier* » mais nous en explique les raisons. Parmi elles, la violente agression d'une salariée par un consommateur de crack en 2015, ce qui a occasionné la mise en place d'un vaste périmètre de sécurité clôturé (toujours en place). Elle rappelle d'ailleurs qu'en 2017, lors de l'appel à projet lancé par la Ville en 2017, « *plusieurs structures étaient intéressées mais se sont rétractées à cause du climat d'insécurité* ».

Un lieu idéalement situé

À l'époque, le Théâtre Paris-Villette, dépendant de la Direction des affaires culturelles de la Ville (DRAC), persiste cependant à rester au jardin d'Éole.

« *À Paris, c'est très difficile de trouver des endroits pour commencer le travail de plateau et mettre en place le son, la lumière,* explique Lucie Skouratko. *Le lieu est également idéalement situé au cœur du territoire au contraire du TPV qui est excentré et en dehors de la ville* ».

Accueillis au Grand Parquet pour des résidences de deux semaines pendant lesquelles ils sont en autonomie, les artistes invitent chaque année les spectateurs à des sorties de résidence. Soit pour montrer leur spectacle pour la première fois au public (10 euros), soit pour un « crash test » lors duquel ils présentent un travail en cours de création (gratuit) suivi d'une discussion autour du bar.

Ces soirées sont ouvertes à tous et toutes mais Lucie Skouratko reconnaît que les résidences traitent de « *sujets de société plutôt lourds, beaucoup sur les violences sexistes et sexuelles* ».

Une guinguette en juillet

Devant notre étonnement que le Grand parquet ne soit pas plus accessible aux habitants, Lucie nous précise qu'il n'y a pas d'artistes en résidence en juillet et que, par conséquent, neuf soirées guinguettes sont organisée les mercredi, jeudi et vendredi, avec de la musique, des jeux pour les enfants et une buvette.

Une initiative intéressante pour permettre aux habitants du quartier de découvrir ce lieu « *reconnu nationalement pour donner de la visibilité aux artistes émergents* »,. Toutefois, on peut regretter que sa raison d'être ne soit pas celle d'un acteur insufflant une dynamique culturelle populaire dans le quartier comme l'espéraient les habitants à l'origine de la création des Jardins d'Éole. ●

S. C.

HABITER UNE ZONE INDÉCISE

Professeure à l'Institut de l'université de Londres à Paris et présidente de l'association Quartiers solidaires à La Chapelle, Anna-Louise Milne vient de publier *Habiter le point de fixation, contre l'abandon*. Un livre qui traverse l'histoire et la sociologie du nord-est parisien, dont les Jardins d'Éole.

Sur la quatrième de couverture, Anna-Louise Milne se propose d'expliciter le point de fixation « *comme un projet d'exploration, d'écoute, de participation, d'incorporation, de continuation, de théorisation aussi, engagé lucidement mais activement depuis un des points de fixation les plus enracinés et les plus puissants du paysage actuel, La Chapelle, à Paris* ». Et plus particulièrement, les petits déjeuners solidaires distribués tous les matins esplanade du Maroc.

L'objectif de cet ouvrage est de penser cette fixation à la fois matérielle et psychique de celles et ceux « *minés par la violence quotidienne de la rue et des routes de migration, le travail au noir, les règles d'un marché qui leur imposent des heures de transports, les incertitudes de l'intérim, le racisme ordinaire* ». Elle parle de ces endroits « *dénoncés par les autorités* » mais où se « *voient aujourd'hui les exploits les plus durables, les plus inflexibles de la solidarité* » et où se retrouvent tous les matins celles et ceux qui ne « *s'estiment pas activistes, plutôt des citoyens concernés, des riverains, des parents, des travailleurs, des migrants* ».

Dessinées, racontées et dansées

Pour Anna-Louise Milne, l'ancrage de ce point de fixation – dans le quartier et autour d'Éole – est bien résumé par les comptes rendus que les membres du collectif des P'tits Déj's solidaires s'envoient tous les jours « *à la frontière entre l'utilité de faire circuler des informations et un besoin de trouver du sens à ces actions* ». Ce matin de mai 2019, il est rédigé par L. « *Il passe devant le Shakirail qui a monté des spectacles en soutien aux migrants, devant Syndex qui a hébergé dans ses locaux du matériel, des denrées et des vêtements pour les distributions, devant la bibliothèque Vaclav Havel qui accueille tous les jours des migrants pour des cours de français, devant Bob, café solidaire qui a longtemps fourni des thermos d'eau chaude au tout début, devant l'école Pajol.* »

Le point de fixation, « *cette zone indécise* », c'est aussi des histoires individuelles dessinées et racontées dans les Numimeserian, « *une collection de petits livres uniques, fabriqués à partir de feuilles volantes et recouverts de carton* » (à consulter à la bibliothèque Vaclav Havel). Le carton qui est « *partout dans le point de fixation, par terre, empilé, enroulé autour d'un corps, déposé sur un banc, détourné de son rôle de support dans la chaîne sans fin de la logistique de la consommation* ».

Enfin, Anna-Louise Milne s'intéresse également à la Permanence chorégraphique qui se situe résolument « *dans cette capacité* "infinie" *à accueillir ce qui est étranger* ». Créée par la chorégraphe Laetitia Angot, qui parle « *d'hospitalité manifeste et radicale* », cette compagnie vise à agir sur « *les réalités sociales, urbaines et poétiques des lieux qu'elle se propose de vivre, dans une attention critique aux formes de domination et un engagement fort en faveur des pluralités, des liens durables et d'une démocratie culturelle vivante* ».

Voilà certainement ce dont ont besoin les Jardins d'Éole ! ●

SYLVIE CHATELIN

Anna-Louise Milne présentera et dédicacera son livre *Habiter le point de fixation, contre l'abandon*, (éditions Eterotopia, 194 p, 19 €) à la librairie Le Rideau rouge, 42 rue de Torcy, le 5 juin à 18 h 30.



Julia Velázquez Charro

VERS UNE ALIMENTATION DURABLE POUR TOUS ?

Contre les injustices alimentaires, une large réflexion s'engage afin de conduire à la sécurité sociale de l'alimentation.

Comment traduire l'injustice alimentaire à l'aide d'une image, d'un seul mot ou des deux ? C'était l'objet du premier atelier proposé par le mouvement Carav'alim (1) et Action contre la faim lors de la « visite apprenante » organisée le 13 mai à la Maison bleue.

Et les commentaires n'ont pas manqué de la part des participants, membres de centres sociaux, associations, collectifs, tous impliqués dans l'aide alimentaire. *« On se sent un peu seul face à l'injustice alimentaire », « honte de certaines familles de ne pas pouvoir nourrir leurs enfants correctement », « qui sont les adversaires ? »* À cette question, Hélène Tavera, de l'association 4C qui gère Quartier libre, tiers-lieu et cantine de quartier de la Goutte d'Or, répond que *« nous allons devoir faire face à des enjeux politiques colossaux »*. Elle insiste sur la nécessité de *« convaincre un maximum de personnes car il faut être de plus en plus nombreux dans cette lutte collective »*.

Cette journée faisait suite à la présentation de l'étude d'Action contre la faim consacrée au diagnostic alimentaire du 18e *(voir ci-dessous)*. Eric Lejoindre, maire de l'arrondissement, a salué une *« étude très riche qui fait ressortir de profondes inégalités, contre lesquelles il faut lutter en inventant un modèle pour des résultats concrets, qui changent la vie des gens »*. Pierre-Yvain Arnaud, adjoint chargé des solidarités, a souligné que *« le but est d'avoir une nourriture saine pour toutes et tous et de nous servir de notre solidarité pour bâtir la sécurité sociale de l'alimentation. Bien manger est une priorité nationale, il faut aller au-delà de la lutte contre la précarité »*.



Marché Barbès du samedi matin

Julia Velazquez Charro

Des projets à soutenir

Comme un écho à ces propos, lors de l'atelier à la Maison bleue, de multiples actions ont été suggérées par le groupe : créer des maisons locales de l'alimentation, des marchés de producteurs locaux, développer les cantines de quartier, faire financer les produits bio par les centres d'action sociale, conforter les productrices et producteurs.

Ces propositions ont été ensuite regroupées par grands thèmes par Maëlis Horellou, coordinatrice de Carav'alim : réinvestir dans l'éducation populaire autour de l'alimentation, soutenir des projets qui allient accessibilité financière et pratiques démocratiques, favoriser une offre de proximité durable, de qualité et accessible par l'aide à l'implantation de commerces ou de transports, s'assurer que les productrices et producteurs soient installés sur nos territoires.

Comme le souligne la conclusion de l'étude, les nombreux acteurs engagés pour construire des alternatives au système actuel ont besoin des institutions pour se structurer et mobiliser les citoyens afin de construire des projets d'avenir garantissant le droit à l'alimentation. ●

ANNIE KATZ

(1) Carav'alim est un mouvement d'éducation populaire pour le droit à l'alimentation. Il a vocation à accueillir, fédérer et soutenir les projets, initiatives et collectifs qui œuvrent pour l'accès à une alimentation digne et durable et agissent avec les personnes concernées par les injustices du système alimentaire.

DES SOLIDARITÉS CONTRE LA PRÉCARITÉ ALIMENTAIRE

Le diagnostic territorial de l'environnement alimentaire du 18e réalisé par Action contre la faim avec le soutien de la Ville de Paris a été présenté le 26 avril dernier.

L'étude recense une population dense (195 100 habitants, 325 par hectare). Malgré une réelle mixité sociale, des disparités socio-économiques majeures persistent.

Dans le 18e, un ménage sur cinq vit sous le seuil de pauvreté, proportion supérieure à celle de Paris. Les personnes éloignées de l'emploi, au RSA ou en emplois précaires (respectivement 11 %, 7 % et 18 %) sont les premières concernées par la précarité économique et alimentaire. Les familles monoparentales (21 % des foyers) et les jeunes en situation de précarité (12 % des 16-25 ans) sont particulièrement touchés. Et 26 % des familles hébergées à l'hôtel souffrent de faim sévère ou modérée.

Cette précarité alimentaire entraîne une dégradation de la santé publique, avec des taux de diabète et d'obésité parmi les plus élevés de la capitale. S'y ajoute le renoncement aux soins pour raisons financières. L'environnement alimentaire est très paradoxal : une offre riche avec 859 lieux d'approvisionnement et 1 092 lieux de restauration mais concentrés dans certains quartiers avec des zones de carence.

On constate des écarts de prix importants entre les marchés, les supermarchés et les alimentations générales. De son côté, l'alimentation durable (bio, circuits courts) reste peu accessible aux populations précaires (produits bio entre 40 % et 300 % plus chers que les produits courants).

Conforter les solidarités

Des mobilisations de toute sorte se sont mises en place pour améliorer l'accès à l'alimentation. L'étude relève le rôle crucial joué par le réseau des associations dans cette lutte.

Quatre centres sociaux et une quarantaine d'acteurs y sont engagés : distribution de denrées non cuisinées, de repas chauds en extérieur ou dans des cantines, restaurants et cafés solidaires, des cuisines partagées, des ateliers cuisine, des épiceries sociales et/ou solidaires, des fermes ou jardins urbains, des groupements d'achat avec tarification différenciée et un supermarché coopératif.

Cependant, plusieurs freins limitent l'accès à ces dispositifs : manque d'information, qualité et quantité parfois insuffisantes des produits distribués. Le prix élevé des denrées issues de l'agriculture durable est le premier obstacle pour les structures de solidarité alimentaire. ●

A.K.

AGENDA

LUNDI 23 JUIN
CONSEIL D'ARRONDISSEMENT
A 18 h 30 en mairie ou en ligne sur Conseil18.fr

CONSEILS DE QUARTIER
à 18 h 30, lieux à préciser au 01 53 41 17 88 ou sur mairie18.paris.fr

MERCREDI 11 JUIN
Goutte d'Or-Château rouge

JEUDI 12 JUIN
Grandes Carrières-Clichy à l'école élémentaire 65 rue Damrémont.

MARDI 17 JUIN
Amiraux Simplon-Poissonniers

MARDI 24 JUIN
Charles Hermite-Evangile au centre Paris'Anim Jean-Michel Martial

MERCREDI 25 JUIN
Montmartre à l'école élémentaire 15 rue Houdon

BROCANTES ET VIDE-GRENIERS

DIMANCHE 15 JUIN
Par l'association 4a4 dix huit. Animations et ateliers pour enfants de 9 h à 19 h rue Boinod et autour du square Henri Sauvage.

SAMEDI 28 JUIN
Au Shakirail avec buvette et jeux pour enfants, de 14 h à 19 h, 72 rue Riquet, inscriptions à : servicecivique.shakirail@gmail.com

DIMANCHE 29 JUIN
Sous les arbres du Bois Dormoy, de 10 h à 18 h au 2bis cité de La Chapelle.

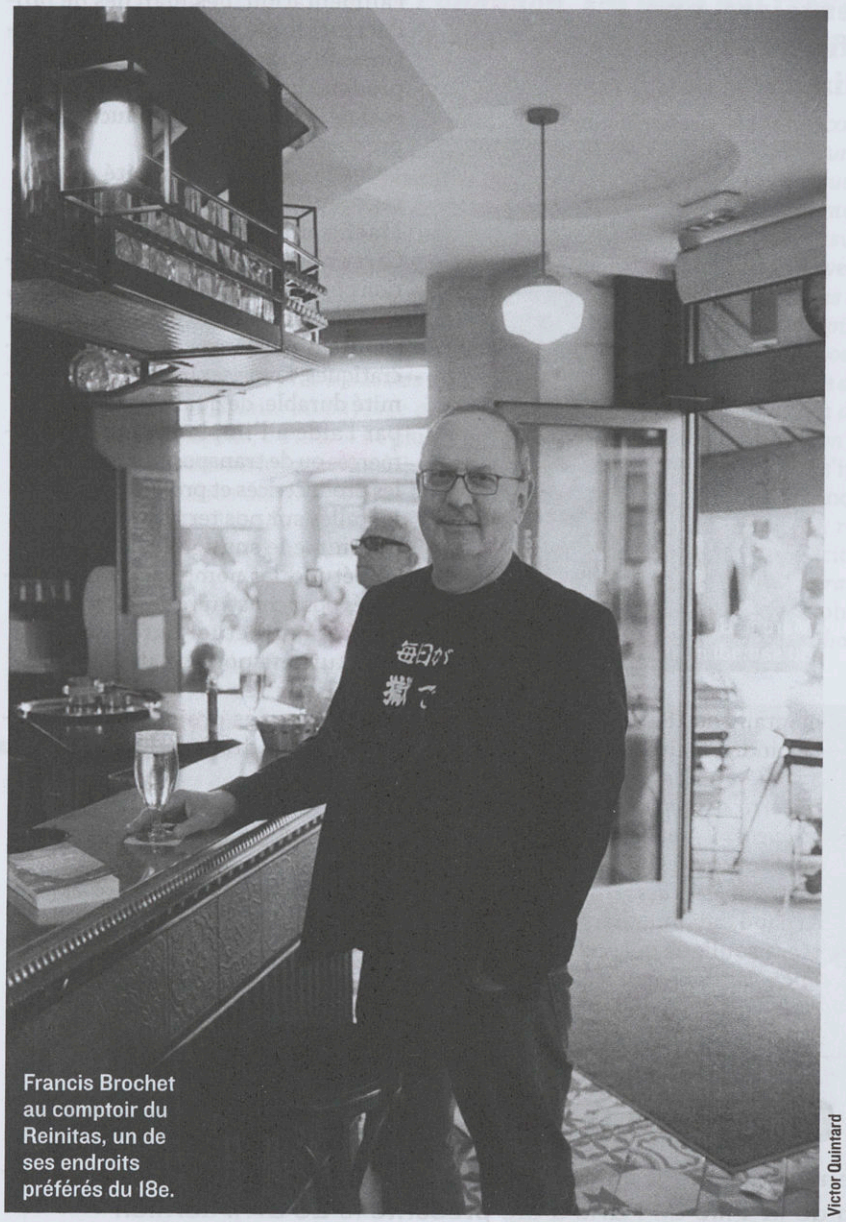
MERCREDI 4 JUIN
Science
Dès 5 ans, on mène son enquête en découvrant les techniques policières et les traces d'ADN. À 16 h à la bibliothèque Maurice Genevoix, 19 rue Tristan Tzara.

VENDREDI 6 JUIN
Françoise Gilot
Cette grande artiste peintre aura une rue à son nom entre la place Dalida et la rue Constantin Pecqueur. Inauguration à 18 h 30.

SAMEDI 7 JUIN
4C assemblée générale
L'association convie tous ses adhérents pour discuter de 2026. Suivie à midi d'un repas partagé où chacun peut apporter un plat. À 10 h 30 à Quartier libre, 9 rue de la Charbonnière.

UN JOURNALISTE SONNE LA CHARGE CONTRE LE PARISIANISME

Le mépris pour Paris et les Parisiens se nourrit d'injustices flagrantes et de domination de la capitale. Dans son dernier essai, le journaliste Francis Brochet, habitant le quartier Simplon, en fait la démonstration.



Francis Brochet au comptoir du Reinitas, un de ses endroits préférés du 18e.

Victor Quinfard

Il faudrait me payer très cher pour que j'aille habiter dans le 16e arrondissement ou le 8e. » Ainsi parle Francis Brochet qui habite depuis une dizaine d'années le 18e et qui vient de sortir un livre intitulé *Quand le parisianisme écrase la France*. Ce qu'il n'aime absolument pas, c'est ce sentiment de supériorité qu'ont les Parisiens vis-à-vis des Provinciaux. « *Dans le 18e, il y a évidemment des Parisiens dans ce cas. Mais je crois qu'ils sont beaucoup plus nombreux dans le 6e, par exemple* », estime ce journaliste d'une soixantaine d'années qui travaille à Paris pour le groupe Ebra (qui rassemble des quotidiens régionaux comme *L'Est républicain*, *Les Dernières Nouvelles d'Alsace* ou *Le Dauphiné libéré*).

« J'aime le Paris qui rayonne »

Dans son livre très documenté, le journaliste originaire de Montbéliard, dans le Doubs, explique pourquoi la capitale écrase l'ensemble des régions, avec une reproduction sociale toujours plus importante, une inégalité dans l'allocation de ressources et un mépris vis-à-vis des Provinciaux.

Quelques exemples. Lancé en 2008, le Programme d'investissements d'avenir a accordé près de 60 % de ses 5,7 milliards d'euros de financements à l'Île-de-France (qui représente un cinquième de la population française) quand la région Bourgogne (qui rassemble 5 % de la population) n'en recevait que 1 %. On pourrait également parler de la santé : 278 pédiatres pour 100 000 personnes à Paris, pour une moyenne nationale de 50.

Par rapport à la culture, l'écart est abyssal. Le Centre Pompidou qui accueille environ 20 % de Provinciaux est doté en 2025 d'un budget de fonctionnement de 82 millions d'euros contre 36 pour l'ensemble des musées de France. En économie, seules deux sociétés cotées au CAC 40 (Michelin et Legrand) ont leur siège situé en-dehors de la région parisienne.

François Brochet montre que cette situation d'hyper-concentration est unique en Europe : l'Allemagne, l'Italie ou l'Espagne répartissent mieux les ressources et le pouvoir. Ces inégalités françaises nourrissent un sentiment anti-parisien et anti-élites qui a alimenté le combat des Gilets jaunes et qui est récupéré avec succès par l'extrême droite.

Une telle charge trahirait-elle un amour déçu pour la capitale ? L'auteur s'en défend dans son livre. « *J'aime le Paris qui rayonne, je combats le Paris qui contraint.* [...] *Je crois la France plus belle, plus aimable quand Paris et la Province conjuguent leurs richesses.* »

Le 18e, un goût de province ?

S'il aime Paris, Francis Brochet chérit son arrondissement d'adoption. « *Quand nous nous sommes installés dans le 18e sur le boulevard Ornano, près du métro Simplon, nous avions déjà vécu dans le 12e, le 2e et le 10e, sans oublier huit ans à Lyon. Nous avions envie d'un quartier qui bouge et vit* », résume-t-il. Francis est frappé par les changements rapides d'ambiance en dix minutes de marche, par exemple le marché populaire Ornano et celui plus cossu de la rue du Poteau.

Il confesse son amour pour certains lieux de notre arrondissement ou proches, comme les Puces de Saint-Ouen. Côté culture, il affectionne le musée de Montmartre, où il a dû aller vingt fois au moins, et la Halle Saint-Pierre, dont il apprécie le « *côté délirant* ».

Et puis, il est un événement qu'il ne rate pour rien au monde : la Fête des vendanges. « *Je fais partie de la confrérie des amis du Brouilly, dans le Beaujolais*, explique-t-il avec une fierté non feinte. *J'ai plusieurs fois participé au défilé avec celle-ci. C'est très fort : on sent le raisin et le vin pendant le défilé.* » Comme quoi, la Province n'est jamais très loin de Paris. ●

NOËL BOUTTIER

Francis Brochet, *Quand le parisianisme écrase la France*, éditions de l'Aube, 248 p, 17,90 €.

BONNE NUIT LES PETITS

Particularité de notre arrondissement, une Nuit blanche est destinée aux enfants. Pas de panique, il y en aura aussi pour les plus grands !

Organisée le samedi 7 juin, la neuvième édition de la Nuit blanche des enfants se tiendra à la mairie du 18e de 18 h à 23 h. Cette année, c'est le collectif et label Airfono qui est chargé de la direction artistique de l'événement. Entre une boum, un concert dessiné, une parade déguisée, des déambulations contées, des installations monumentales ou encore des ateliers d'écriture, les enfants auront un vaste choix pour célébrer l'art contemporain sous toutes ses formes.

Pour les adultes qui veulent chanter et danser, c'est à l'église Saint-Pierre de Montmartre (2 rue du Mont-Cenis) que ça se passe. Dès 20 h, elle accueillera six heures de concert et de danse avec le quatuor Kaija qui proposera un répertoire éclectique. Enfin, pour celles et ceux qui préfèrent le cinéma en plein air, deux films avant-gardistes sur la condition féminine seront projetés sur l'esplanade Nathalie Sarraute. *Madame a des envies*, une comédie burlesque de la première femme réalisatrice, Alice Guy, sera suivie de *La Souriante Madame Beudet*, un drame poétique de Germaine Dulac. ●

WILLIAM EVEN

Infos et réservations sur www.mairie18.paris.fr

LES COMPOSTEURS RÉSEAUTENT

La cinquième réunion des Assises du Réseau compost 18 n'a pas manqué de soulever plusieurs questions, dont celle de l'utilisation intensive du compost.

Le 11 avril, une vingtaine de participants étaient présents à la mairie du 18e afin de participer aux Assises du Réseau compost 18, en présence de deux élus, Gilles Ménède, chargé des espaces verts et Frédéric Badina de la propreté, ainsi que de la direction de la propreté et de l'eau (DPE), des Artisans composteurs et de Vergers urbains.

Trente écoles, soixante-six copropriétés, sept sites institutionnels et sept composteurs de quartier, soit 110 sites dans le 18e permettent d'éviter l'incinérateur aux déchets verts et alimentaires.

On ne peut que se réjouir même si semble se poser maintenant la question des débouchés de tout ce compost. Un des objectifs des Assises est justement de mettre tout ce petit monde en réseau, de prodiguer des conseils pratiques et de promouvoir, entre autres, le don de compost à son voisinage ou à des sites qui en manquent.

Que croire ?

Pendant la réunion, une annonce faite par Patrice Poignard, de la DPE, nous a alertés. Il évoquait une étude de la direction des espaces verts (DEVE) selon laquelle il est possible *« que le compost soit pollué par le broyat »*.

Après enquête et entretiens ultérieurs, il semblerait que finalement il ne s'agit pas d'une pollution aux métaux lourds provenant du broyat*, puisque *« les résultats ne sont pas concluants »* et que l'étude (que nous n'avons pas consultée) *« conclut principalement sur la pollution liée à l'usage intensif de compost dans les jardins partagés »*. En effet, certains jardiniers, croyant bien faire, mettent beaucoup plus de compost dans la terre que la quantité préconisée de 3,5 kg/m²/an.

Patrice Poignard nous précise également que *« le principe de la convention* "main verte" (que chaque jardin partagé signe avec la DEVE, NDLR) *est qu'aucun apport extérieur au jardin ne doit être mis dans le compost. »* Ce que confirme la DEVE par l'entremise de Gilles Ménède que nous avons sollicité : *« Le compost utilisé dans les jardins partagés doit être issu des déchets verts du jardin, sans intrant extérieur »*, explique-t-il en précisant que *« l'utilisation d'un compost issu d'un mélange de déchets verts et de déchets alimentaires n'est plus possible dans les jardins partagés depuis plusieurs années »*, l'objectif étant de préserver les sols.

Pas certain que les jardins partagés soient au courant de cette interdiction. Car dans les conventions que nous avons pu consulter, il est seulement indiqué que *« l'apport de déchets carnés (viande, poisson, œufs), de laitages et de pain est interdit »*. Alors, que doivent faire les jardins partagés de leur compost alimenté pour beaucoup par l'apport des déchets alimentaires domestiques de leurs propres adhérents et des riverains ?

La réponse paraît pour le moins ambiguë dans l'immédiat et nous y reviendrons. Peut-être lors de la cinquième réunion des Assises prévue en juin ! ●

SYLVIE CHATELIN

* Le broyat constitue une matière sèche indispensable au bon équilibre carboné du compost. Cependant, si le broyat produit par la Ville sur son site de Vincennes ne semble pas poser problème, elle fournit également aux jardins partagés du broyat fabriqué par des fournisseurs extérieurs dont elle ne peut certifier la qualité. En effet, si ce broyat est issu d'arbres ayant poussé en bord de route, il est susceptible d'être chargé en métaux lourds et donc de contaminer les sols sur lesquels il est utilisé.

BAMBOCHE SOLIDAIRE

Organisée le 14 juin par Astérya au Shakirail, la Bamboche solidaire revient pour une quatrième édition. Outre le fait qu'une douzaine d'associations et de collectifs tiendront un stand, il y aura des ateliers, une émission de radio, une chorale queer et féministe, un concert d'afro-funk et un bingo musical. Gratuit et ouvert à tous, cette fête aura lieu de 14 h à 22 h 30.

LA CHOUCHOU DU TERRE-PLEIN

Il n'est pas rare de croiser des chiens en laisse sur nos trottoirs. Mais quel soutien s'apportent chien et maître pour peupler leurs solitudes respectives ? À quel prix pour l'un et l'autre ? Qui trinque ? Réponse ce mois-ci avec Hécate.

Une belle fourrure blanche se glisse vers moi au crépuscule, sans laisse, dans le passage étroit du Champ-Marie, à deux encolures du terre-plein de la promenade Dora-Bruder. C'est un golden retriever magnifique. Son maître s'arrête au pied de cette grande chienne venue se coller à moi naturellement. *« Elle dégage une chaleur et une douceur comme si elle voulait protéger la terre entière »*, dis-je, émue par ce contact inhabituel. *« Oui, ma famille la surnomme pot de colle,* me répond le maître. *Elle va sur ses 12 ans. Elle est connue dans tout le quartier. C'est un chien qui accompagne les aveugles et les handicapés dans la vie courante. Elle est très maligne et évite les contacts avec certains chiens agressifs qui peuvent l'aborder. On a choisi de l'appeler Hécate. »* Hécate est une déesse de la mythologie grecque, invoquée lors de rituels et de prières pour offrir protection et guidance, surtout en périodes de transition ou d'incertitude. Portant le nom de la déesse, cette chienne, comme un sémaphore, balaie le quartier d'ondes positives. ●

MARIE-ANTOINETTE LECA



Jardins

Le collectif des jardins partagés de La Chapelle et la bibliothèque Genevoix proposent de les visiter en se déplaçant en petit train. Départ à 15 h du Shakirail et final dans le parc Chapelle Charbon pour un goûter en écoutant le conteur Saadi Bahri. Inscriptions au Shakirail, au CPA Hébert ou à la bibliothèque.

LES MARDIS 10, 17 ET 24 JUIN

Seniors

Ateliers pour aider les personnes âgées à se familiariser avec les outils du numérique. De 14 h à 16 h en mairie.

MERCREDI 11 JUIN

Cantines

La Caisse des écoles du 18e organise le premier forum des cantines de 10 h à 18 h sur l'esplanade Nathalie Sarraute.

DU 12 AU 15 JUIN

Place Clichy

L'association des Amis de la place Clichy organise son festival Mix!cité avec de nombreuses activités : visites, ateliers, jeux pour enfants, défilé de mode, musique, cinéma, etc. Trois jours non stop sur et autour de la place.

VENDREDI 13 JUIN

Rencontre

Entre la comédienne Anouk Grinberg et l'auteure Camille Kouchner à la librairie La Régulière, 43 rue Myrha, de 18 h 30 à 21 h. D'autres événements sur www.lareguliere.fr

SAMEDI 14 JUIN

P'tit festival

Organisé par le conseil des parents des crèches pour les tout petits avec danse, musique, théâtre, marionnettes, etc. De 10 h à 18 h au square Jane Vialle, 122 rue des Poissonniers.

Durable

Le P'tit marché du 18e durable proposera des produits locaux à des prix accessibles. De 10 h à 17 h sur la place du professeur Muhammad Yunus, à l'angle des rues de La Chapelle et des Cheminots.

DIMANCHE 15 JUIN

Orgue avec chœur et orchestre

18 h à l'église Saint-Bernard sous la direction de Léonard Ganvert avec Camille Déruelle à l'orgue.

Festival sri-lankais

Célébration de la culture sri-lankaise sur la place de la Bataille de Stalingrad. Cuisine, danse, spectacle, animations. À partir de 10h.

COMPARUTION IMMÉDIATE

“Le psy ne vous enverra pas en prison mais l’alcool oui.”

Violences sur personne vulnérable, telle est la prévention qui amène Léon, 30 ans, devant la 23e chambre du tribunal correctionnel.

Mi-mai la police est appelée pour une altercation rue de Tombouctou. Sur place, Léon* est retenu par des habitants du quartier. Il a frappé le conducteur d’un véhicule stationné là, donné des coups de pied et de poings dans la voiture et arraché une baguette sur la carrosserie. *« Pourquoi vous êtes-vous énervé ? »* interroge la présidente. *« J’avais consommé beaucoup d’alcool. Je ne me souviens de rien »*, rétorque le trentenaire. Dans le box, il s’impatiente des discussions entre les juges et la procureure. *« Pourquoi vous dites que j’avais un couteau, c’est pas vrai ! »* jure-t-il. Aucune arme n’a été retrouvée sur les lieux. La présidente poursuit la lecture de la procédure : *« Le conducteur indique que vous lui avez demandé de vous conduire à la prison et que vous lui avez jeté un billet de 50 euros au visage. »* Car Léon purge en semi-liberté une peine pour des faits d’outrage et rébellion précédemment commis. Il doit réintégrer la Santé chaque soir à 18 h. Et il est 20 h. *« L’homme a refusé,* poursuit la magistrate. *Vous lui avez dit de sortir de l’automobile, et que vous alliez* “lui niquer sa mère”. *»* Même si le conducteur l’avait voulu, sortir est impossible : il est paraplégique. Un fauteuil roulant est replié sur son siège arrière. Il remonte prudemment ses vitres. Léon, lui, entre par la portière côté passager et frappe l’homme, au visage et au thorax. Des passants s’interposent, sortent l’agresseur du véhicule.

À l’arrivée au commissariat, son éthylotest affiche 1,03 gr d’alcool par litre d’air expiré, environ 2 grammes dans le sang. *« Pourquoi aviez-vous bu ? »* demande la présidente. *« J’avais enfin obtenu un entretien pour un boulot d’agent d’accueil et un appart’. Je voulais célébrer ça. »* L’enquête de personnalité révèle que Léon a perdu sa mère quand il avait 12 ans. Il ne connait pas son père. Pris en charge par l’ASE, il a quitté l’école en cinquième, entravé par une surdité partielle congénitale. Depuis il collectionne les délits : dix condamnations ponctuent son casier judiciaire, dont deux pour des violences. *« Avez-vous déjà entamé des soins pour l’alcool ? »* demande la présidente. Non. *« Vu un psy ? »* Seulement deux fois. *« Pourquoi ? »* insiste-t-elle. Léon reste silencieux. *« Le problème est là monsieur. Sans l’alcool vous ne seriez pas là. Le psy ne vous enverra pas en prison mais l’alcool oui. » « C’est trop dur de parler à la psy »*, lâche enfin Léon. Reconnu coupable, il est condamné à douze mois fermes. *« J’étais à deux doigts d’y arriver »* murmure-t-il en quittant le box. ●

SANDRA MIGNOT

* Le prénom a été modifié.

Bénéficiez de 10% de réduction*

CAMPUS LANGUES

CAMPUS LANGUES

vous propose TOUT AU LONG DE L’ANNÉE :

- Cours d’anglais intensifs en présentiel
- Coachings d’anglais général ou professionnel à distance
- Préparation aux tests et examens linguistiques
- Cours de français (FLE)
- Activités culturelles
- Ateliers thématiques



Institut Privé CAMPUS LANGUES
Tel : 01 40 05 92 42 ou 06 63 04 60 69
info@campuslangues.com
www.campuslangues.com

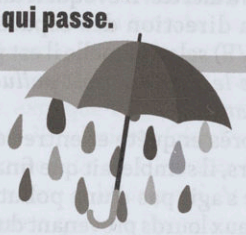
*sur présentation de l’annonce du journal.

Exercice de style

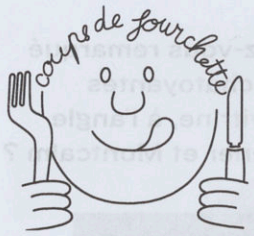
CHARLOTTE GRIMONT

Cette rubrique est librement inspirée de la *Tentative d’épuisement d’un lieu parisien* de Georges Perec. Au lieu de la place Saint-Sulpice, différents endroits du 18e, pour saisir les gens, la vie quotidienne, les petits détails et le temps qui passe.

SOUS LA PLUIE



À L’INTERSECTION DES RUES CUSTINE ET RAMEY : une valse de parapluies. Cassé, noir, bleu ou noir à pois, petit, grand, transparent avec des personnages de dessin animés fluos, avec des motifs écossais, bleu à fleur, rouge, bleu layette, vieux rose. À vélo, sous la pluie, il y a les scrupuleux ou les bien protégés qui respectent le feu. Et les sans capuche qui tracent entre le rouge et l’orange. Une dame en cape léopard garde le style, une autre perd les pédales sur le carrefour. Un livreur à vélo sue dans la montée. De temps à autre, des passants nonchalants, trop élégants pour craindre la pluie ou résolument prêts à ne plier devant rien, traversent la rue comme s’ils marchaient en plein soleil. L’un, vêtu d’un long manteau noir, a une canette de bière à la main, l’autre, prête à aller en festival, une cigarette entre les lèvres. Certains préfèrent s’abriter sous les arbres pour fumer tandis que d’autres accélèrent le pas, subissant visiblement la pluie. Une femme seule est chargée d’un sac à main, d’un sac à dos et d’une banane. Une autre, vêtue d’un pull corail, est en béquilles. Régulièrement le bus passe.



COLOREZ-VOUS LA VIE !

C'est une perle rare, et discrète. Megumi a ouvert son restaurant Coloré depuis quatre ans déjà. Japonaise, elle s'est formée à la prestigieuse école de cuisine internationale du Cordon bleu, a travaillé pour des traiteurs et s'est lancée à son compte à 37 ans.

Le décor du restaurant est sobre. Murs ocres, quinze petites tables carrées et une vue sur le buffet des desserts animent la petite salle à manger. L'esprit zen flotte dans la pièce, créant une ambiance calme et reposante. On peut aussi s'installer sur une petite terrasse à l'extérieur.

La patronne a créé un mélange subtil de saveurs, associant des herbes aromatiques – coriandre, persil, aneth – avec les viandes et les légumes, adapté au goût d'un public européen. Ainsi le donburi à l'émincé de bœuf est mariné dans du vin rouge. Les donburis sont des plats de saumon, de viande ou végétariens servis avec du riz et une sauce tamari, nuoc-mâm ou miso (20 à 25 €). Les entrées peuvent se partager : brochettes de saumon deux pièces (12 €), galettes aux champignons, poireaux confits (9 €).


Cheesecake au matcha

Spécialiste des desserts

Ces plats de source japonaise sont revisités et délicieux. Tout est frais et fait maison. Megumi utilise le lait d'amande et le lait de vache pour faire des sauces crémeuses accompagnant les purées. Les desserts sont sa spécialité : elle a obtenu ses galons dans cette discipline.

Nous dégustons de délicieux cheesecakes au matcha (une poudre de thé vert japonais) à 10 €, des mochis fraise à la pâte d'haricots rouges (5 €). Le pain est fait maison. Nous buvons du thé et de la bière.

Le service est assuré par une grande jeune fille de bon conseil. Megumi est aussi aidée par une personne en cuisine qui a fort à faire, le restaurant proposant en outre des plats à emporter. ● MARIE-ANTOINETTE LECA

Coloré, 20 rue du Ruisseau (M° Lamarck-Caulaincourt ou Jules Joffrin). Ouvert du mercredi au vendredi (10 -14 h 15, 19 h 00 - 22 h), le samedi (10 h - 15 h, 19 h -22 h) et le dimanche (10 h - 17 h).

IRIS, FLEUR ROYALE

À rhizomes ou à bulbes, les iris, sauvages ou horticoles, forment un genre largement distribué dans l'hémisphère nord, avec environ 362 espèces et de nombreuses variétés.

Allusion à Iris, la messagère des dieux, glissant sur un arc-en-ciel, ses pétales sont souvent « irisés ». Cette référence « entre terre et ciel » est peut-être la raison pour laquelle on trouve souvent des iris sur les tombes. Au Proche-Orient et en Afrique du Nord, dans les cimetières musulmans, l'*Iris albicans*, originaire de la péninsule arabique, où il aurait suivi les conquêtes arabes médiévales, et dans les cimetières parisiens, surtout l'*Iris pallida*, aux jolies fleurs bleu pâle, natif des pays de l'ex-Yougoslavie. Cet iris était aussi recherché pour l'élaboration d'huiles essentielles entrant dans la composition de parfums ou en cosmétologie pour créer des poudres et des talcs. Un autre iris, le *Fiorentina*, permet également de faire un parfum qui rappelle celui de la violette. Les rhizomes des deux espèces étaient autrefois donnés à mâchouiller aux bébés pour les aider à « faire leurs dents ».

Les iris sont parfois appelés « lys » lorsqu'ils figurent sur des armoiries ou des drapeaux. Le lys de Florence est rouge sur fond blanc, le lys de France, or sur fond bleu. Ce dernier est probablement l'iris des marais ou *Iris pseudacorus* qui figure sur la photo d'illustration, prise dans le chenal des Jardins d'Eole.

Le sauveur de Clovis

La légende dit qu'il aurait été choisi comme symbole par Clovis, le roi des Francs. Mis en difficulté par les Wisigoths dans un marais, il aurait réussi à s'enfuir en empruntant un chemin d'eau peu profond signalé par la présence d'iris.

Au Japon, l'*Iris ensata* est fréquemment représenté sur les estampes et les horticulteurs japonais ont réussi à le décliner en de multiples variétés. Pour l'admirer en juin, vous pouvez vous rendre dans le jardin Art déco que le paysagiste JCN Forestier a réalisé dans le parc de Bagatelle. Y cohabitent des iris japonais qui poussent les pieds dans l'eau et des iris « de jardin » qui préfèrent un sol sec. Ces derniers iris horticoles sont présentés de manière spectaculaire au parc floral de Paris, sur un « chemin chronologique » qui commence avec une variété obtenue en 1829 ! Les iris des jardins font toujours l'objet d'hybridation qui ont permis à des horticulteurs américains d'obtenir des variétés remontantes, c'est-à-dire qui refleurissent à l'automne. Si vous préférez les plantes à l'aspect moins sophistiqué, vous pouvez choisir l'*Iris fétide* dont la floraison est discrète mais la fructification spectaculaire, ou l'*Iris d'Alger* qui ressemble à une touffe de graminée avec de belles fleurs bleues en hiver !


Jean-Claude N'Diaye

Pour la fleur coupée, vous choisirez l'*Iris X hollandica*, un hybride plus connu chez les fleuristes sous le nom d'iris de Hollande. ● JACKY LIBAUD

MARDI 17 JUIN

Noir

Lancement du livre *À la découverte du Paris noir*, de Kévi Donat, de 19 h à 21 h à la librairie La Régulière.

JEUDI 19 JUIN

Let it pop

L'ensemble vocal revient avec un spectacle vibrant où l'amour résonne. À l'auditorium de la halle Pajol, de 19 h à 22 h 30. Entre 8 et 12 €, gratuit pour les enfants. Réservations sur www.helloasso.com/associations/let-it-pop

VENDREDI 20 JUIN

King Arthur

L'opéra d'Henry Purcell chanté par la chorale de la Goutte d'Or sous la direction de Louise Marty avec les solistes Géraldine Casey, Thimothée Moser, Nicolas Hocquemiller et Nicole Pougheon, 20 h 30 à l'église Saint-Bernard.

DU 21 JUIN AU 6 JUILLET

Arts plastiques

La bibliothèque Genevoix lance un concours sur le thème « Refuge ». Technique libre pour les créateurs : peinture, gravure, photo, dessin, sculpture... Les œuvres devront être déposées le 21 juin entre 12 h et 18 h et seront exposées du 26 juin au 8 juillet à l'Œil du huit (19 rue Boucry.) Plus d'infos à bibliotheque.maurice-genevoix@infos-bibliotheques.paris.fr

DIMANCHE 22 JUIN

Lyrisme

Stabat mater de Rossini par les solistes, chœurs et orchestre de l'Académie lyrique Compagnie de Paris. À 15 h 30 à l'église Notre-Dame de Clignancourt, 2 place Jules Joffrin. Entrée 10 €.

JEUDI 26 JUIN

Philo

Atelier sur le thème *« La sobriété comme mode de vie »*. À 18 h en mairie.

VENDREDI 27 JUIN

Poésie

Les Poètes en résonances accueillent pour une soirée spéciale deux poètes palestiniens, Anas Alaili et Tarik Amdan en partenariat avec le Marché de la poésie. À 20 h, 8 rue Camille Flammarion.

DIMANCHE 29 JUIN

Concert

Par la compagnie du Chœur étoilé dans l'église Notre-Dame de Clignancourt à 15 h.

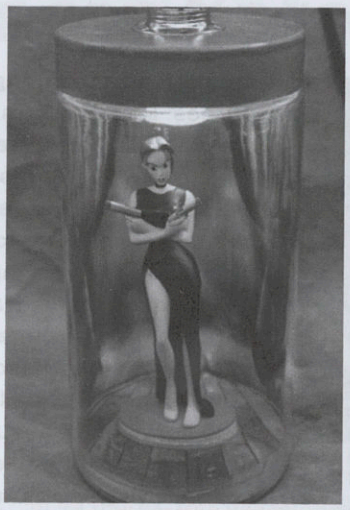
UNE DEUXIÈME VIE EN LUMIÈRE

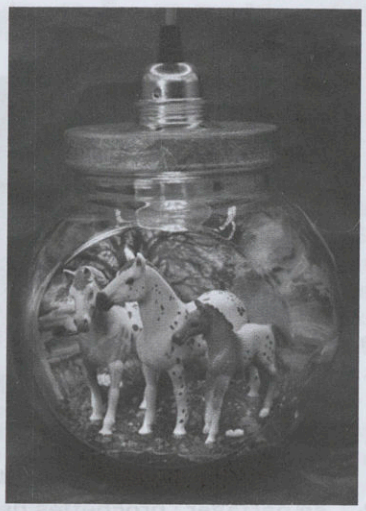
Peut-être avez-vous remarqué ces créations chatoyantes exposées en vitrine, à l'angle des rues Ordener et Montcalm ?

Après une carrière dans la publicité, Carole Goudeau décide il y a dix ans de se reconvertir dans la restauration de luminaires. Elle renoue avec le plaisir de travailler de ses mains. À partir d'objets détournés, elle redonne vie à des lampes à poser décoratives.

Elle chine des tas d'objets qu'elle assemble pour en faire des pieds de lampe en acier, cuivre, laiton, bois ou des abat-jour. Elle puise son inspiration dans ses propres trouvailles mais ses clients sont aussi source d'apports. Elle redonne une nouvelle vie à ces objets disparates qui ont une âme (vase, rangement CD, fer à repasser, bougeoir...).

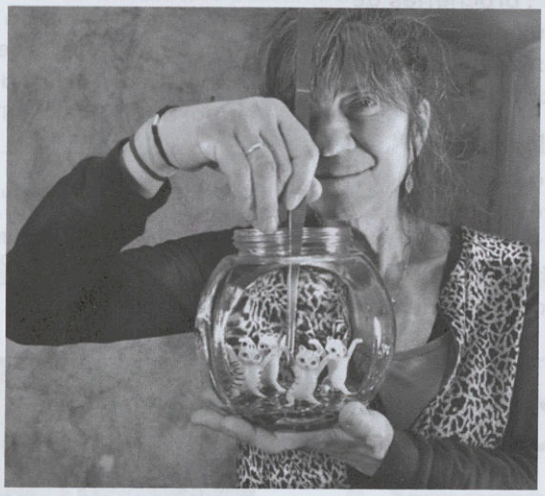
Les abat-jour sont également particulièrement ouvragés, habillés de papiers aux couleurs chatoyantes, 100 % naturels travaillés à la colle : papiers lokta (népalais), mûrier, papier de cuir (mélange de papier et de tissu à la texture cuir), papier banane (papier artisanal avec des incrustations de feuilles de bananier).







Jean-Claude N'Diaye x4



Des pièces uniques

Puis s'est posée la question de la viabilité de l'activité. Avec un ami, ils réfléchissent à une évolution vers des créations spontanées et des commandes plus accessibles. C'est là que naît Carmel Lights (contraction des prénoms Carole et Kamel, l'ami très cher) : des lampes de chevet ou veilleuses à partir de bocaux lumineux animés de nombreux personnages, plutôt destinées aux enfants à l'imagination débordante.

On peut acheter le bocal nu, équipé uniquement du système électrique et d'une ampoule led et l'habiller soi-même. Ou choisir un bocal habillé, soit par l'artiste soit en fonction de ses envies. Ce sont des pièces uniques. La récupération des bocaux fait partie de sa démarche de recyclage mais elle en achète également pour avoir un choix de modèles plus important.

Carole Goudeau est passionnée par la lumière et choisit avec soin les ampoules, de formes originales, pour que les couleurs chatoyantes des papiers soient mises en valeur. Les bocaux, installés derrière la vitrine du 157 rue Ordener, sont illuminés le jour mais c'est au moment où le soir tombe qu'ils sont vraiment mis en valeur, lorsqu'on peut voir les transparences des différents papiers. De très jolis cadeaux à offrir tout au long de l'année. ●

CATHERINE MASSON

MONTMARTRE

AU BON BOCK, DU RENOUVEAU DANS LA TRADITION

Que va devenir ce restaurant emblématique de Montmartre qui accueillait ce que la fin du XIXe siècle parisien offrait d'artistes, poètes et chansonniers ?

Près de 150 ans après sa création, la façade du 2 rue Dancourt avait de quoi interpeller : de bric et de broc, elle présageait la décoration de la salle qui, selon les dires de certains, nous replongeait dans la bohème de la Butte. Mais il y a du changement rue Dancourt. Passé par différentes mains depuis les croquis de Manet, célébré pour ses banquets, le Bon Bock change de propriétaire : Benjamin Moréel remplace Laurent Desmars, qui l'a tenu pendant quinze ans mais souhaite dorénavant se consacrer à La Tute dans le 9e arrondissement. Comme pour certaines reprises à Montmartre, c'est tout un quartier qui retient sa respiration : que va faire le nouveau propriétaire ? Essayer de garder un semblant d'authenticité pour ce lieu historique, l'un des plus anciens restaurants de la Butte encore en activité ? Ou alors, le Bon Bock connaîtra-t-il le même sort que Josse, charcutier traiteur emblématique, devenu un coffee-shop ?

Les grands classiques

Pour Benjamin Moréel, l'objectif est d'assurer une certaine continuité tout en apportant du nouveau : *« Nous sommes conscients des attentes, et essayons de rassurer sur le fait qu'il n'y aura pas de révolution,* nous confie-t-il. *Notre objectif est de proposer une cuisine française traditionnelle, de bons produits... Garder la vocation touristique tout en renouant avec les habitants du quartier. »*

Après avoir cédé deux affaires, dont le Petit Bouillon Pharamond, ce Parisien, dont le père est originaire du 18e arrondissement, affirme sa volonté de *« partir sur des lieux historiques à faire revivre »*. Pour cela, il compte sur le chef qui l'accompagnait déjà au Bouillon, Soilah Salim, qui prépare une carte de plats traditionnels. *« Nous voulons travailler les grands classiques comme le filet de bar, le magret de canard, la joue de bœuf, les cuisses de grenouille en persillade, tout en respectant la saisonnalité,* explique-t-il. *Les asperges blanches seront à la carte de l'ouverture, ainsi que le tartare de maigre. »*

Après quelques semaines de travaux, notamment pour remettre le local aux normes, le nouveau propriétaire se veut rassurant : *« On essaie de maintenir le caractère historique du lieu tout en évitant de tomber dans les travers du piège à touristes. »*

L'histoire dira si la salle, d'une capacité de 65 places, saura reconquérir, outre les touristes de passage, une clientèle de quartier. ●

CAMILLE GRENIER



DR







Ô LES MASQUES !

Pour sa cinquième édition, le défilé du carnaval Ô les masques ! a encore rassemblé une foule de personnes impressionnante. Parti de l'esplanade Nathalie Sarraute, le cortège s'est ensuite dirigé vers les Jardins d'Éole dans une ambiance festive et colorée. Parmi les géants présents cette année, deux baleines immenses flottant dans le ciel, une représentation de la *Victoire de Samothrace*, la case obus de Mohammed Aman, un globe terrestre en lévitation ou encore le trône de Jypigerien. Remarquable par sa fréquentation et l'énergie qui s'en dégage, cet événement désormais incontournable a réuni de multiples associations présentes sur tout le 18e arrondissement. Comme quoi, l'union fait la force ! ● M.R.











Julia Velázquez Charro x8



DE L'ART SUR LE GAZON

Pour fêter les dix ans de son festival Midi-Minuit, le carré Versigny a vu les choses en grand.

Financé par les vide-greniers, les commerçants et une subvention de la Mairie, le festival Midi-Minuit, ouvert à tous les publics et tous les arts vivants, remporte un vrai succès. Cela explique le souhait cette année d'étaler les festivités, si le temps le permet, sur deux jours.

Dès le 14 juin, les rues Joseph Dijon, Versigny et Duhesme seront transformées en campagne verdoyante, avec l'installation de 3 200m² de gazon sur toute la chaussée. De midi à une heure du matin se succéderont autant d'artistes et d'animations qui reflètent la diversité culturelle de ce quartier. La preuve, une partie de la programmation est confiée aux commerçants.

On retrouvera notamment Les P'tits Poulbots et la chorale de la butte Montmartre, mais aussi un concert de rock au café Le Petit Joseph, un défilé de mode africain et un concert de Ndombo à l'initiative des deux boutiques de création de vêtements africains (Andy Iris et DOA), du rhythm and blues à La Timbale ou encore de la musique colombienne avec le restaurant Dicha. La musique classique sera également présente avec l'orchestre Paris rive-droite qui côtoiera du breakdance, un DJ set, du jazz avec claquettes et plein d'autres surprises.

Gratuit, le festival s'associe cette année à FAST France pour lever des fonds pour la recherche sur le syndrome d'Angelman, une maladie neurodéveloppementale rare. Dans cet esprit, deux compagnies de danse inclusives seront de la partie.

Enfin, il sera possible de repartir à la fin avec son carré de gazon, revendu un euro, pour rembourser une partie des frais. ● DOMINIQUE BOUTEL

Festival Midi-Minuit, les 14 et 15 juin, rues Joseph Dijon, Versigny et Duhesme.

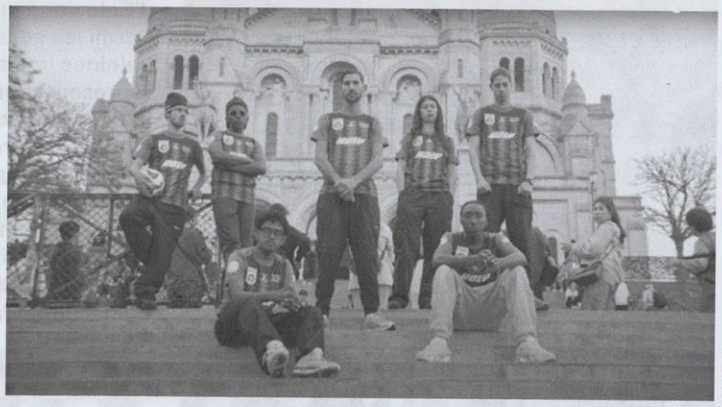


Jean-Claude N'Diaye x2

BALLON ROND AU SQUARE LÉON

La Paris African Cup (ex-CAN du 18) est de retour pour une nouvelle édition aux petits oignons.

Qui va succéder au Sénégal, vainqueur de la Paris African Cup (PAC) l'an dernier ? La réponse sera connue le 28 juin, jour de la finale au square Léon où la compétition a débuté le 31 mai lors d'une rencontre inaugurale entre l'Algérie et le Congo-Brazzaville. Quinze jours plus tôt, les organisateurs de cette PAC se retrouvaient à la mairie du 18e pour le traditionnel tirage au sort. Après les États-Unis l'an dernier, c'est au tour de la Colombie d'être l'invitée surprise parmi les vingt-quatre équipes en lice. En effet, la diaspora colombienne est de plus en plus présente dans l'arrondissement, en témoigne l'installation au 1 rue Letort de Dicha : un restaurant-épicerie proposant des spécialités issues de ce pays sud-américain.
Autre nouveauté cette année, la présence de sponsors sur les maillots des équipes, lesquels sont toujours dessinés et conçus par le styliste Youssouf Fofana, créateur de la marque Maison Château-Rouge. Reste maintenant à savoir qui brillera dans cette compétition et si on reverra un 21 à 0 comme l'an dernier ! Les paris sont lancés. ● WILLIAM EVEN



NA Prod

GOUTTE D'OR EN FÊTE

La désormais traditionnelle fête de quartier fait son retour les 22, 27 et 29 juin prochains. Le top départ de cette 39e édition sera donné le dimanche 22 juin avec le cross de la Goutte d'Or qui propose trois épreuves : un 2 km, un 10 km et une marche pour tous. À la fin du cross, l'association MIMA massages sera présente pour masser les coureurs et les coureuses. La suite de cette fête de quartier se poursuivra le vendredi 27 et le dimanche 29 juin dans le square Léon mais aussi sur le parvis de l'église Saint-Bernard. Et comme chaque année, l'association Salle Saint-Bruno – qui coordonne cet événement – prépare un programme riche et varié : concerts, cinéma en plein air, animations créatives et sportives et de nombreuses autres surprises qui seront dévoilées très prochainement. En attendant, les organisateurs et organisatrices sont à la recherche de bénévoles. Plus d'info sur www.gouttedorenfete.org ● `W.E.

PANNE AU JARDIN DES MÉCANOS ?

Programmé en 2015, le projet d'aménagement Ordener-Poissonniers est au point mort depuis presque trois ans. Quel grain de sable est venu gripper les rouages ?

Moteur du renouvellement urbain du secteur Paris Nord-Est élargi », « quartier héraut de la mixité et du bas-carbone », « modèle de la ville durable », les superlatifs n'ont pas manqué pour décrire le futur quartier devant remplacer l'ancien dépôt SNCF de La Chapelle. Les associations locales et les riverains ont joué un rôle déterminant pour faire évoluer le projet : moins dense et plus végétal avec un espace vert de pleine terre d'un seul tenant qui est passé de 4 000 m² à 15 000 m², un patrimoine bâti préservé et réhabilité, etc.

Le temps a passé et, depuis la fin de la concertation en 2022, rien n'a évolué, sauf le bâtiment en briques rouges de l'ancien économat SNCF, flambant neuf après rénovation mais… toujours vide. La friche au niveau des voies ferrées se dégrade de jour en jour, les logements ainsi que les espaces verts et équipements collectifs prévus ne sont pas près de venir la remplacer.

Et surtout, plus aucune information à ce sujet de la Mairie ni d'Espaces ferroviaires, filiale SNCF compétente.

Des conséquences dommageables

C'est pourquoi Olivier Ansart, président de l'Association pour le suivi de l'aménagement Paris nord-est (ASA-PNE) a adressé le 29 avril, un courrier à Fadia Karam, directrice générale d'Espaces ferroviaires ainsi qu'en copie, à Eric Lejoindre, maire du 18e, Mario Gonzalez, adjoint en charge de l'urbanisme et du logement, Christian Biecher, architecte, Carine Rolland, adjointe à la maire de Paris, chargée de la culture. Il rappelle que le projet semble « *toujours bloqué par la préfecture de police en raison d'analyses insuffisantes et de rapports incomplets sur la dépollution du site.* » En effet, la filiale Combustibles de la SNCF n'aurait remis qu'en avril 2024 cet état des lieux indispensable, s'agissant d'un ancien atelier de réparation, très pollué. Compte tenu des délais d'analyse et d'allers-retours de ce type de document, le projet n'a toujours pas avancé.

« *Aujourd'hui, nous constatons les effets très dommageables induits par les retards d'aménagement : le retrait du projet de l'école de design Camondo, l'impact sur les activités du conservatoire du 18e qui est en attente de locaux nécessaires à son bon fonctionnement… Et le cinéma MK2 aura-t-il la patience d'attendre, sans avoir de visibilité sur le démarrage du chantier et la livraison du projet ?* » poursuit Olivier Ansart. Et il rappelle aussi que de nombreuses personnes sont en attente de logements et que les riverains souhaiteraient « *profiter d'un espace vert généreux dans un milieu urbain particulièrement dense.* »

Il insiste sur la nécessité d'obtenir des réponses claires et transparentes « dans les meilleurs délais et complétées par une réunion d'information et d'échanges. »

Au moment où nous imprimions, la missive n'avait reçu de réponse officielle d'aucun des destinataires. ●

ANNIE KATZ

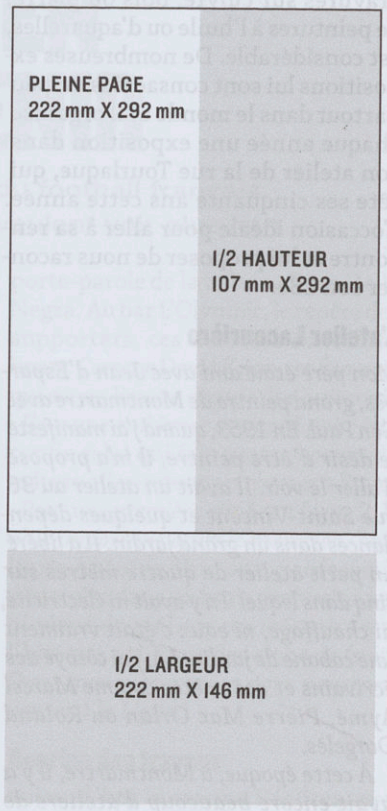
VOTRE PUB dans le 18e du mois

Contact : publicite18edumois@gmail.com

TARIFS TTC
Pour une publicité prête à être imprimée (PDF ou JPG à 300 dpi).

1 pleine page :	600,00 €
1/2 page :	360,00 €
1/4 de page :	192,00 €
1/8e de page :	114,00 €
1/16e de page :	72,00 €

Si le projet de maquette est à finaliser par nos soins, nous contacter pour les tarifs.



TARIF DES PETITES ANNONCES
Gratuites pour les associations abonnées jusqu'à 240 signes (si l'association est abonnée sous le nom du président, prière de nous le signaler).
Pour les autres annonceurs : 15 € jusqu'à 240 signes. Au-delà de 240 signes et jusqu'à 480 signes, 15 € supplémentaires.

CE JOURNAL NE PEUT VIVRE QUE GRÂCE À SES LECTEURS ET LECTRICES.
POUR QUE LE 18E DU MOIS CONTINUE, SOUTENEZ-NOUS EN VOUS ABONNANT OU EN FAISANT UN DON.

ABONNEZ-VOUS AU 18E DU MOIS !

Abonnement au mensuel Le 18e du mois

- ○ Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) : ..... 18€
- ○ Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) : ..... 31 €
- ○ Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) : ..... 59 €
- ○ Abonnement d'un an à l'étranger : ..... 40 €

Adhésion à l'association des Amis du 18e du mois

- ○ J'adhère pour 1 an : ..... 20 €
- ○ J'adhère pour 2 ans : ..... 40 €
- ○ Je soutiens l'association : ..... 80 €
  (comprend abonnement et adhésion pour 1 an)

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18e du mois » 13, rue des Amiraux 75018 Paris ou en ligne sur notre site internet.

Nom : .....

Pénom : ..... **Adresse :** .....

.....

E-mail : .....

SI VOUS SOUHAITEZ RECEVOIR UNE FACTURE, VEUILLEZ COCHER LA CASE CI-APRÈS : ○

Adresse : Les Amis du 18e du mois 13 rue des Amiraux 75018 Paris

E-mail : 18dumois@gmail.com

Site : http://18dumois.info

Chaque mois (ou presque), une personnalité habitant ou ayant longtemps habité notre arrondissement raconte ici sa vie dans son quartier.

HENRI LANDIER, ARTISTE PEINTRE

Peintre et graveur, Henri Landier est installé depuis soixante-dix ans à Montmartre, un quartier qu'il n'a quitté que pendant cinq années pour s'engager dans la Marine Son œuvre, composée de gravures sur cuivre, bois ou pierre, de peintures à l'huile ou d'aquarelles, est considérable. De nombreuses expositions lui sont consacrées un peu partout dans le monde et il organise chaque année une exposition dans son atelier de la rue Tourlaque, qui fête ses cinquante ans cette année. L'occasion idéale pour aller à sa rencontre et lui proposer de nous raconter son 18e.



Alors qu'il fêtera ce mois-ci ses 90 ans, Henri Landier organise une exposition visible jusqu'au 29 juin au 1 rue Tourlaque.

Victor Quintard x2

L'atelier Lacourière

Mon père était ami avec Jean d'Esparbès, grand peintre de Montmartre avec Gen Paul. En 1953, quand j'ai manifesté le désir d'être peintre, il m'a proposé d'aller le voir. Il avait un atelier au 36 rue Saint-Vincent et quelques dépendances dans un grand jardin. Il a libéré un petit atelier de quatre mètres sur cinq dans lequel il n'y avait ni électricité, ni chauffage, ni eau : c'était vraiment une cabane de jardin. Là, j'ai côtoyé des écrivains et des poètes comme Marcel Aymé, Pierre Mac Orlan ou Roland Dorgelès.

À cette époque, à Montmartre, il y a avait encore beaucoup d'ateliers de peintres pas chers. Voilà pourquoi beaucoup d'artistes y sont venus. Le grand atelier de gravure connu mondialement par les artistes était celui de Roger Lacourière, en haut du funiculaire, rue Foyatier. Il y a encore une entrée en ogive mais il y a vingt ans, c'est devenu un restaurant. Les artistes venaient avec leur cuivre, leurs gravures et les tireurs, les presses étaient là. Picasso y a fait tirer toutes ses gravures et j'y ai vu Bernard Buffet, Tali Randall ou encore Zao Wou-Ki. Roger Lacourière n'était pas un créateur, mais un technicien extraordinaire. À l'époque, j'étais jeune graveur, je n'avais pas les presses que j'ai maintenant et chez Lacourière, j'étais vraiment l'enfant chéri. J'étais le seul artiste qui avait les clefs pour venir travailler la nuit si je voulais être tranquille, car dans la journée, c'était une ruche.

De bistrots en rencontres

Quand j'avais vingt ans, je vivais avec une chanteuse, Monique Morelli, qui était veuve et qui s'était spécialisée dans un répertoire un peu difficile, celui des poètes. Elle chantait Aragon, Carco, Bruant, Corbière et elle a fait un très beau disque sur Ronsard. Elle avait plutôt un public d'intellectuels. On s'est mis ensemble pendant quelques années. Là c'était Montmartre et sa vie de bohême, on ne se couchait pas avant quatre heures du matin. C'est là que j'ai connu Ferré, Brassens, Brel, qu'on allait voir à la sortie de leurs récitals et on picolait beaucoup. Mais pour travailler, ce n'était pas possible, il y avait toujours du monde et on se couchait tard, donc je suis parti en dehors de Paris et en 1975, on m'a proposé ce grand atelier rue Tourlaque.

À l'époque, il y avait deux bistrots célèbres à Montmartre : Chez Pomme, qui était à l'angle de la rue Lepic et de la rue Tholozé. Pomme était une ancienne comédienne et une femme généreuse qui avait ouvert un cabaret où j'y ai vu Piaf et Jacques Douai notamment. Il y avait aussi le cabaret Le Canari, dont le patron était un personnage emblématique que j'ai peint avec son chapeau haut de forme blanc. C'était aussi rue Tholozé. Ces deux cabarets étaient au centre de la vie montmartroise, avant celui de Patachou. Monique chantait le répertoire réaliste de la fin du 19e. Je lui ai dit un jour : « Est-ce que tu connais les Chansons pour accordéon de Mac Orlan ? ». *Elle les a beaucoup appréciées et est allée voir Roger Mac Orlan. C'est elle qui me l'a présenté et nous sommes devenus très intimes. J'ai fait un livre avec lui,* Les chansons de la vieille lanterne.

Quant à Prévert, je l'ai rencontré à l'occasion d'une exposition que j'ai faite sur des dessins de Paris des années 60. J'étais là et qui pousse la porte ? Prévert. Ça a été le début d'une grande amitié avec un homme et un poète merveilleux.

L'amour des rues montmartroises

Si je n'aimais pas Montmartre je n'y serais pas revenu. C'est un quartier merveilleux, unique. On ne se croirait pas à Paris car on y respire bien et ce n'est pas la vie de la grande ville. La rue Saint-Vincent, qui longe les vignes, la rue Cortot, l'avenue Junot... Les rues sont belles : j'ai maintenant une galerie pour les gravures rue des Trois frères, et quand j'y vais, je prends la rue Durantin et je m'arrête tout le temps pour regarder les maisons et les commerces. Je projette d'ailleurs un jour de faire une exposition sur ces 800 mètres parce que c'est merveilleux.



C'est vrai que ça a changé, j'ai connu l'époque où y vivaient des gens très pauvres, mais on y vivait bien. Les forains venaient sur l'esplanade du boulevard de Clichy, il y avait de tout, les lutteurs de foire, les tirs à la carabine, les boxeurs, des choses étonnantes comme des femmes presque nues dans des boîtes transparentes entourées de serpents. ●

« Si je n'aimais pas Montmartre je n'y serais pas revenu. C'est un quartier merveilleux, unique. On ne se croirait pas à Paris car on y respire bien et ce n'est pas la vie de la grande ville. »

PROPOS RECUEILLIS PAR DOMINIQUE BOUTEL

CHACUN SON VOLANT

Exemples de réussite, des associations et sportifs se sont surpassés pour décrocher des victoires. Ce mois-ci, partez à la rencontre du Badminton Paris 18.

Le château anglais Badminton House est le lieu qui a codifié à la fin du XIXe siècle un sport où des joueurs frappent un volant avec une raquette. Depuis 1992, Bad 18 permet aux adultes et enfants de pratiquer cette discipline olympique et paralympique. D'abord en tant que section de l'association familiale du Rond Point de la Chapelle, avant de prendre son indépendance en 2012. Le club, habillé en rouge, a une ambiance familiale avec une bonne cohésion entre tous les niveaux de joueurs. *« Le maître-mot de Bad 18, c'est vraiment l'entraide,* résume Radouane Taleb, le président. *C'est un club ultra compétiteur mais porté sur l'amitié. Il y a un groupe très soudé avec une vraie fraternité entre les compétiteurs qui se tirent vers le haut. »*

Populaire et précurseur

Victime de son succès après que les épreuves olympiques et paralympiques de badminton des Jeux de Paris ont eu lieu à l'Arena de la porte de La Chapelle, le club a refusé plusieurs centaines de demandes d'adhésion en début de saison. Aujourd'hui, 210 adhérents bénéficient des gymnases Micheline Ostermeyer et Tristan Tzara avec une majorité de jeux libres. Parmi eux, un large panel d'adhérents de 8 à 65 ans, avec des joueurs de niveau national, des joueurs loisirs et des jeunes pousses. Le club accorde aussi une place importante aux femmes avec 38 % de joueuses. Récemment, Louane Nemoz est devenue championne de Paris en double mixte. Et oui, le badminton est précurseur dans les épreuves mixtes, lesquelles sont présentes aux niveaux olympique et paralympique.

Depuis trente-trois ans, Bad 18 arrive à cumuler les titres départementaux et régionaux, malgré des créneaux et moyens limités. En effet, alors que l'équipe première est en Régionale 2, elle ne dispose que d'un seul créneau d'entraînement dédié à la compétition. Le moment phare de Bad 18 est sans nul doute le tournoi annuel au gymnase Ostermeyer avec 300 joueurs et joueuses venant de toute la région et des inscriptions partant en moins d'une heure.

Le reste de l'année, Bad 18 alterne entre entraînements et compétitions. Le club a une école de badminton labellisée une étoile pour favoriser la pratique auprès des jeunes, lesquels se confrontent à ce sport faisant travailler la concentration, le mouvement et la stratégie. ●

VIVIEN BOYIBANGA



Bad18



Maxime Renaudet

RED STAR

UN MAINTIEN POUR L'AVENIR

Maintenu dans l'antichambre du football français, le Red Star et ses supporters veulent voir plus loin.

Pour son retour en Ligue 2, le Red Star a dû attendre l'avant-dernière journée de la saison pour s'assurer de repartir dans l'antichambre de l'élite pour la saison 2025-2026. C'est un immense soulagement pour les nombreux supporters qui ont suivi l'équipe durant toute la saison (certains effectuant les déplacements à l'extérieur) ainsi que pour l'ensemble des joueurs, de l'entraîneur Grégory Poirier, du staff et des dirigeants. Cette saison s'est conclue le samedi 10 mai au stade Bauer par un match nul contre Dunkerque (1-1). À cette occasion, les joueurs du club ont tenu à remercier leurs supporters en leur confectionnant une banderole sur laquelle était inscrite *« C'est aussi grâce à vous »*.

Des supporters heureux et soulagés

Les supporters peuvent croquer à pleines dents le bonheur de repartir en L2 et voir plus loin dans quelques années. Il y a la place pour trois clubs parisiens dans l'élite. Même si la ville est beaucoup plus grande, Londres compte sept clubs en première division.

Pour Vincent Mezence, il faut trouver des investisseurs sérieux, des actionnaires qui ne viennent pas faire exclusivement de l'argent comme 777 Partners, une société américaine qui a fait faillite. *« Nous devons travailler avec des gens sérieux et nous projeter sur de nombreuses années »* insiste le porte-parole de la tribune Rino Della Negra. Au bar L'Olympic, le repère des supporters, ces derniers sont nombreux. Comme David Knox, cet Écossais qui est en France depuis dix-huit mois. *« Il y a une ambiance extraordinaire ici »*, confie celui qui fait quatre heures de voiture aller-retour pour venir à Bauer. *« Pour une première année en Ligue 2, le plus important était le maintien,* souligne Antoine Vincent, professeur d'histoire dans un lycée professionnel (il vient de réaliser un mémoire sur l'histoire politique des clubs de foot). *Dans quelques années nous pourrons penser à la Ligue 1 ».*

Reprise des travaux

Aujourd'hui le groupe Réalités, propriétaire du stade Bauer, a confirmé la reprise des travaux dont la fin est prévue pour le premier trimestre 2026. L'enceinte audonienne pourra contenir 10 000 places.

Le club souhaite donc poursuivre son développement pour retrouver l'élite le plus rapidement possible. Pour cela, le Red Star peut s'appuyer sur la Ligue de football professionnel et sur la Fédération française de football, qui ont donné leur feu vert pour l'ouverture de son centre de formation à Marville (93). Depuis 2019, l'Étoile rouge formait des jeunes talents mais sans le label de centre de formation. Un nouveau point d'ancrage solide pour ces jeunes d'Île-de-France. ●

MICHEL GERMAIN

LES RÉSULTATS DU MOIS

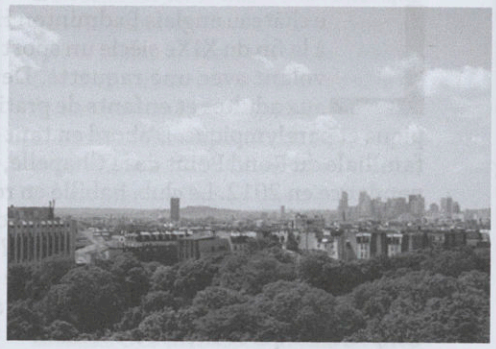
BADMINTON PARIS 18	CHAMPIONNET BASKET	ESCRIME PARIS NORD	LES ARCHERS DE LA CHAPELLE	PARIS TEAM TAEKWONDO
Champions de Paris : Louane Nemoz et Thomas Deszpot.	Champions de Paris U17.	Champions de Paris M15 par équipe. Augustin et Salomé Thomas vainqueurs de l'Open de Lagny.	Laetitia Anding-Malandin vainqueure du TAE Aix-en-Provence en arc classique.	Amine, Ayyoub et Loujaine vainqueurs de l'open d'Évry-Courcouronnes.

IL ÉTAIT UNE FOIS LE TERRASS' HÔTEL

Fondé en 1911 par Edmond Hurand, l'unique quatre-étoiles du 18e arrondissement a su traverser tous les grands événements du XXe siècle, notamment ses deux conflits mondiaux. Le Terrass' Hôtel, c'est une histoire de famille, de patrimoine hôtelier et de transmission.











À l'angle des rues Caulaincourt et Joseph de Maistre, le Terrass' Hôtel surplombe le cimetière de Montmartre. En haut à droite, la marquise au dessus de l'entrée date de 1938.

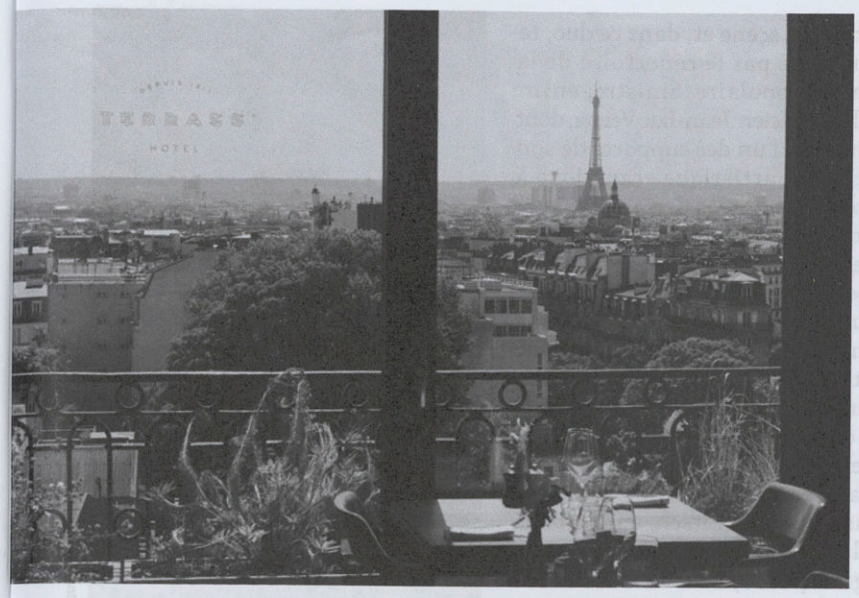
La porte d'entrée de Montmartre, la clef de Montmartre et de tous ses secrets, le toit de Montmartre, telles ont été, au cours du temps, les différentes appellations du Terrass' Hôtel, créé par Edmond Hurand, un homme issu d'un milieu modeste mais doté d'une âme d'entrepreneur.

Né le 11 décembre 1864, à Jouy-sur-Morin, en Seine-et-Marne, le fief de la famille, il est le fils d'un ouvrier travaillant au sein des papeteries du Marais qui, depuis 1812, impriment les billets de la Banque de France. Edmond se révèle, en grandissant, d'un caractère emporté, autoritaire mais bon. À 21 ans, devenu papetier, il épouse une jeune fille du coin, Eugénie Daumont et en juillet 1885, ils ont leur premier fils, Georges. Ambitieux et travailleur, Edmond décide de s'installer à Paris pour devenir marchand de vin. Son second fils, Maurice, naît en 1894 et, trois ans plus tard, Edmond s'engage dans la Chambre syndicale des cavistes et des liquoristes de Paris. Au sein de ce syndicat, il se lie d'amitié avec le futur président, Pierre Audin. En 1901, il devient propriétaire d'une brasserie et d'un immeuble situé au 12 rue Caulaincourt dans le 18e arrondissement, où il va également habiter. En janvier 1906, Hurand et Audin, véritables touche-à-tout, s'associent pour relancer la société Orchestres-Pianos Frati et Cie, activité qui les introduit dans le monde du music-hall. Et puis en décembre 1907, ils deviennent copropriétaires de l'Élysée-Montmartre, temple du spectacle. Homme d'affaires accompli, Edmond Hurand achète en parallèle deux brasseries, rue Louis Blanc, vers la gare du Nord.

De caviste à hôtelier

Jamais à court de projets, Edmond décide de se lancer, à partir de 1909, dans l'hôtellerie et déclare à son entourage « *J'en suis convaincu. Nous allons faire des hôtels. Parce que c'est dans les hôtels qu'il y a de la vie, toute la vie ! Des annonces de naissances, des chagrins d'amour. Des poignées de portes qui cachent des anniversaires surprises, des poignées de mains qui scellent un contrat. Des débats enflammés, des chuchotements cachottiers* ». Le 31 janvier 1910, il demande l'autorisation à la Préfecture du département de la Seine de bâtir un hôtel de six étages, sur le terrain de près de 1 000m² qu'il vient d'acquérir, situé 12 rue de Maistre, à l'angle de la rue Caulaincourt, en surplomb du cimetière de Montmartre. En 1911, un hôtel de 84 chambres surmonté d'une vaste terrasse dominant Paris ouvre ses portes et offre une vue exceptionnelle sur la capitale. Le Terrass' Hôtel est né ! Enthousiaste mais inexpérimenté, Edmond Hurand souhaite bénéficier de l'expertise d'un professionnel notamment en matière publicitaire. En 1912, il va ainsi confier la gestion et l'exploitation du Terrass' Hôtel à François Lyondi, patron de la société d'exploitation d'hôtels F. Lyondi et Cie. Et dès le mois de juin, on peut lire, dans les journaux, des annonces promouvant la situation unique et les équipements-phares de l'hôtel. Lyondi va diriger l'établissement, secondé par son épouse Aurora et par sa belle-fille, Edelmira. L'établissement acquiert rapidement une bonne réputation.

Mais le mardi 17 décembre 1912, alors qu'il est 13 h 48 et qu'au rez-de-chaussée de l'hôtel, la famille Lyondi vient de terminer son déjeuner, une détonation formidable retentit. Des débris projetés contre des immeubles voisins brisent des portes et des fenêtres. Les pompiers de la caserne Carpeaux et de la rue Blanche, immédiatement appelés, par-



En haut : la vue extraordinaire depuis le sixième étage de l'hôtel. En bas : une des rares photos d'archives où l'on voit Edmond Hurand, aux côtés de Michelle Vivier. Alors âgée de 13 ans, elle épousera en 1927 le fils d'Edmond : Maurice.



viennent avec difficulté à se frayer un chemin au milieu des décombres. Le vestibule a disparu. L'ascenseur a été broyé. Seul l'escalier n'a pas été démoli. Les soldats du feu parviennent à dégager les victimes et à éteindre un commencement d'incendie. Huit personnes sont blessées dont le couple Lyondi et le jeune groom de l'hôtel violemment projeté dans la rue par la force de l'explosion. Des passants sont atteints par des éclats de fonte ou de verre. Tous sont transportés à l'hôpital Bichat. Le commissaire de police du quartier des Grandes-Carrières et des ingénieurs de la Ville de Paris établiront que l'accident est dû à l'imprudence de deux ouvriers qui procédaient à des réparations dans l'hôtel. Ayant fermé le générateur de la chaudière qui fournit le chauffage central, les ouvriers ne se sont plus préoccupés de rien. Sous la pression de la vapeur, le générateur a explosé. Les travaux de réparation durent plusieurs mois mais, au printemps 1913, l'hôtel rouvre ses portes.

De père en fils

Le 1er août 1914, c'est l'ordre de mobilisation générale. François Lyondi, 39 ans, est appelé sous les drapeaux. Edmond Hurand, 50 ans, reprend, lui, les rênes de son hôtel. Il est adoré mais craint de son personnel. Sur le front, son fils aîné Georges, 29 ans, est tué par un obus. Sa femme Eugénie décède d'un cancer le 3 avril 1917. François Lyondi meurt le 8 novembre 1917 à Neuilly-sur-Seine, dans un hôpital militaire.

Souhaitant faire perdurer la tradition, Edmond veut collaborer avec son fils cadet Maurice, mais trop autoritaires l'un comme l'autre, ils ne parviennent pas à travailler sereinement ensemble. En 1921, sans en parler à Maurice, Edmond Hurand, pour des raisons inexpliquées, vend la brasserie Caulaincourt puis en 1923, le Terrass' Hôtel. Furieux, Maurice le met en demeure de racheter l'hôtel. Ce que son père fait en 1924 mais avec une perte sèche de 25 000 francs-or, une somme énorme ! Edmond fait ensuite construire un second hôtel d'une centaine de chambres, mitoyen du premier. Le 12 août 1925, il meurt d'une crise d'apoplexie. À 31 ans, Maurice devient le nouveau propriétaire. En 1927, il épouse Michelle Vivier et en 1928, naît leur fils unique, Jean-Max. Ils vont vivre dans l'appartement du Terrass' Hôtel. En 1937, une loi met en place, pour la première fois, une classification des hôtels par l'attribution d'étoiles.

En 1938, Maurice fait installer une nouvelle marquise en béton armé et en verre au-dessus de l'entrée de l'hôtel, transforme le hall, crée un nouveau restaurant et réunit les deux hôtels. À partir du 14 juin 1940, Paris vit à l'heure allemande avec le début de l'occupation. Les Allemands réquisitionnent le Terrass' Hôtel mais, étonnamment, en prennent soin. En juillet 1940, Maurice, 46 ans, est mobilisé et la famille va habiter dans sa maison dans l'Essonne. Les frais d'entretien (eau, électricité, gaz et chauffage) des troupes d'occupation allemandes sur le territoire sont à la charge du gouvernement français. En son absence, Maurice désigne comme fondé de pouvoir, Henri Bouille, 66 ans, le veilleur de nuit du Terrass' Hôtel, recruté en mai 1940.

Il percevra ainsi le montant des bons de réquisition de l'hôtel émis par l'armée allemande. Le 25 août 1944, Paris est libéré. L'État-major de la police militaire américaine, dirigé par deux colonels, investit l'hôtel. Les Hurand reviennent chez eux. Curieusement, l'armée américaine se révèle peu soucieuse des biens de ses alliés. En effet, en deux mois, les soldats américains détériorent fortement l'hôtel. Chose que les Allemands n'avaient pas réussi à faire en quatre ans de présence ! Continuellement ivre, un des colonels décède. Les soldats, constamment éméchés, démolissent les cuvettes des WC à coups de revolver.

Une affaire de famille

Après le départ des Américains, les dommages de guerre permettent de remettre partiellement sur pied l'hôtel, déjà détenteur de deux étoiles. Le Terrass' Hôtel devient alors un lieu de rendez-vous pour les artistes tels que Colette, Michel Simon, Pierre Brasseur ou Samson François.

En 1954, Jean-Max a 26 ans et va apprendre, seul, les secrets du métier d'hôtelier en passant par tous les services : la réception, la cuisine, la lingerie, la comptabilité... Répétition générationnelle. Lui aussi s'entend mal avec son père Maurice qui ne lui donne la signature qu'après qu'il a dépassé la quarantaine. Cependant, en 1965, l'hôtel reçoit sa troisième étoile. Stimulé, Jean-Max parvient à convaincre son père qu'il faut faire des travaux afin de devenir un hôtel quatre étoiles, le premier à Montmartre !

C'est le début de la grande transformation de l'hôtel, étage par étage, sans emprunter d'argent. Et ils parviennent dans les années 70 à obtenir cette distinction accordée aux hôtels haut de gamme grâce à l'agrandissement des deux immeubles qui constituent l'hôtel, l'ajout d'un bar, d'une brasserie et d'un restaurant pour en faire LE lieu de rencontres d'artistes et d'écrivains.

> « Dans les hôtels, il y a mille histoires humaines ! C'est la raison pour laquelle j'ai décidé d'y consacrer ma vie ! »

Maurice décède fin 1974 au Terrass' Hôtel. Vingt ans plus tard, Jean-Max passe le flambeau à sa fille Christine et à son mari Jean-Luc qui s'investissent, notamment, dans l'hébergement durable, engageant les hôteliers à réduire leur consommation d'énergie et d'eau, à réduire et à valoriser leurs déchets, à mener une politique d'achats responsables. En 2015, le Terrass' Hôtel ferme pendant plusieurs mois pour une rénovation totale, du rez-de-chaussée à l'emblématique terrasse. Depuis 2016, ce sont les arrière-arrière-petits-enfants d'Edmond Hurand, élevés dans les couloirs du Terrass' Hôtel, Marion, Émilie et Romain, qui ont repris la direction du groupe hôtelier comptant désormais quatre autres hôtels. Ils ont appelé ce groupe Biografy, nom renvoyant à l'histoire de leur entreprise familiale qu'ils ont tous les trois rejointe après avoir commencé une carrière professionnelle loin de l'univers hôtelier.

Leur aïeul Edmond Hurand avait déjà compris, dès 1909, l'importance des expériences vécues, de la mémoire, des histoires et clamait : « *Dans les hôtels, il y a mille histoires humaines ! C'est la raison pour laquelle j'ai décidé d'y consacrer ma vie !* ». ●

ANNICK AMAR



Julia Velázquez Charro x6 - DR

MUSIQUE

« SINISTRE ET FESTIVE », UN CABARET DÉJANTÉ

Le théâtre de l'Atelier programme un tour de chant tout à fait inclassable tant il brouille les pistes.

C'est le fruit de la rencontre improbable entre trois univers à la fois lointains et proches, ceux des artistes Julien Bienaimé, Jonathan Capdevielle et Jean-Luc Verna, tous trois difficiles à enfermer dans des cases.

Des voix qui vont jouer dans tous les registres, des physiques qui se transforment, un répertoire composé de pots-pourris, de Fauré à Lady Gaga, en passant par la chanson populaire ou Barbara, le spectacle finit par ne ressembler à rien, ou au mélange des trois univers des artistes.

La voix, le corps, le jeu

Julien Bienaimé, musicien mais aussi ancien animateur radio et professeur de musique, est au piano ; il arrange, assemble, compose et surtout s'adapte aux deux personnages travestis qui poussent la chansonnette du très grave à l'aigu. Jonathan Capdevielle, Festive dans le spectacle, vient du spectacle vivant, tour à tour comédien, metteur en scène et, dans ce duo, ténor inspiré par le répertoire de la chanson populaire. Sinistre, enfin, c'est le plasticien Jean-Luc Verna, dont le corps est l'un des supports de son expression artistique et qui joue à souhait des graves de sa voix, avec toujours un fond de couleur rock.

Derrière un tulle en fond de scène, ils se changent, échangent les perruques, les robes pailletées, les boas avant de venir sous le feu des spotlights livrer une composition à leur façon. À eux trois, et avec la complicité d'une invitée surprise, ils composent une œuvre « collage » sans hiérarchie des genres, volontairement transgressive et kitsch, qui a trouvé sa place dans un quartier où depuis longtemps on joue au cabaret avec les genres. ● DOMINIQUE BOUTEL

Au théâtre de l'Atelier, 1 place Charles Dullin (M° Anvers), le samedi à 23 h jusqu'au 8 juin, theatre-atelier.com



Renaud de Foville

En robe à paillettes Jonathan Capdevielle, Jean-Luc Verna au visage tatoué et avec les lunettes de soleil Julien Bienaimé.

EXPOSITION

UN RIDEAU POUR LE DIRE... OU PAS

Six artistes explorent les manières de dire, de montrer ou de taire ce qui relève de l'intime et de l'appartenance dans le monde arabo-musulman.

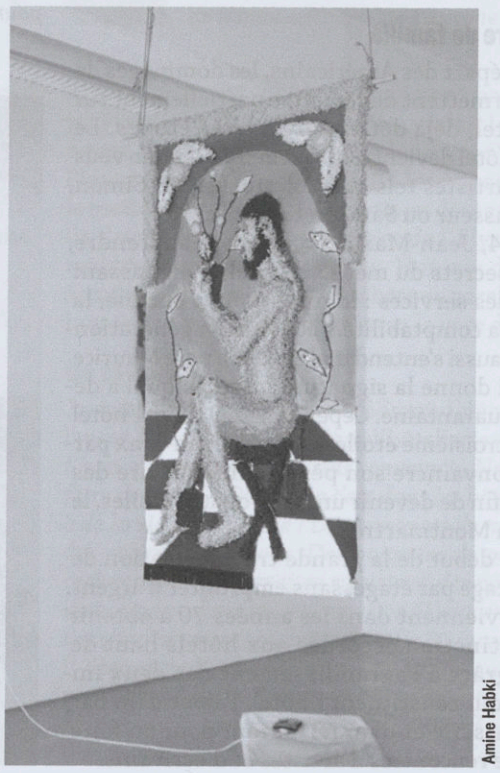
Concept élaboré par Jamal Ouazzani dans son livre Révolutionner l'amour grâce à la sagesse arabe et/ou musulmane (co-écrit avec Leïla Slimani), la « rhétorique du rideau » est mise à l'honneur à l'Institut des cultures d'islam. La curatrice Inès Geoffroy a réuni six jeunes artistes pour explorer cette notion qui consiste à choisir de montrer ou non, lorsque l'on est arabe et/ou musulman et queer, plutôt que d'opter pour la transparence totale du coming out.

Le ton est donné dès la première pièce où est exposée une œuvre du Marocain Sido Lansari : un grand tissu plissé, découpé en plusieurs laies, sur lequel on peut lire par bribes le manifeste du Lahzem, premier collectif homosexuel arabe et nord-africain en France. En face, un reportage photographique de Marie Zoubian sur une journée de rencontre à Aubervilliers en 2024.

Pour l'artiste plasticien Reda Toufaili Kanaan, cela prend la forme d'une installation où, sous un voilage éclairé en demi-teinte, on devine des gâteaux traditionnels libanais. Dans une vidéo, Emma Bert Lazli entre en dialogue avec son père à propos du foot, un sport qu'elle aurait aimé pratiquer, plutôt que la danse. Dans une série de broderies, Amine Habki ne reproduit que des morceaux de visages ou de corps. Meryam Benbachir va, elle, encore plus loin dans l'effacement, présentant sur tout un mur un texte où n'est inscrite qu'une ponctuation qu'elle seule peut lire et à qui elle veut. Le Belge Medhi Görbüz installe et trace des jardins, jardins secrets mais aussi « *jardins de résistance* ».

Pour clore ou se remémorer, Sido Lansari revient de façon plus explicite par une teinture brodée et une vidéo souvenir de son enfance. À découvrir pendant deux mois rue Léon. ● PATRICK MALLET

À l'Institut des cultures d'islam, 19 rue Léon (M° Château Rouge). Exposition en entrée libre du mercredi au dimanche de 12 h à 19 h, jusqu'au 27 juillet.



Amine Habki

DANSE

UN PETIT AIR D'ARGENTINE

Après avoir travaillé sur un projet artistique participatif avec les habitants du 18e l'année passée, Charlotte Hess propose un spectacle poétique et puissant inspiré du tango.

L'abrazo, dans le tango argentin, c'est l'étreinte qui rapproche les danseurs dans un accord privilégié. Et dans le 18e, c'est le titre d'une création qui prolongera un projet artistique de 2024 inspiré du tango et soutenu (entre autres) par l'association Mordida de tango. Ce projet a réuni une vingtaine d'habitants de l'arrondissement, trente élèves de l'école Pajol et une association de danse inclusive. Il a donné lieu à des performances de rue dans dix lieux différents de l'arrondissement. Son but était de favoriser la communication en effaçant les frontières spatiales et sociales et en valorisant l'histoire et le patrimoine des quartiers dits prioritaires.

Pour prolonger l'aventure, la création *Abrazo*, pilotée par la chorégraphe Charlotte Hess et jouée par dix-huit danseurs du 18e, mêlant danse contemporaine, chant, tango et théâtre s'appuiera sur la matière de deux performances de rue construites au cours de ce projet. L'abrazo devient plus qu'un geste de danse, il symbolise la rencontre et l'échange et instaure un moment de complicité à la fois ludique et poétique. Danser, c'est laisser les corps s'exprimer et se rencontrer pour résister à l'isolement social, dans un esprit solidaire et joyeux. Le spectacle sera suivi d'un bal tango dans le grand hall d'entrée de l'auberge de jeunesse. ● FANTA TOUREH

Abrazo, le 5 juillet 2025 à l'auditorium de l'auberge de Jeunesse Yves Robert, 20 esplanade Nathalie Sarraute (M° La Chapelle).

THÉÂTRE

SEULE EN SCÈNE, LA COMÉDIE D'UNE VIE

La comédienne Marie Bô joue une femme en quête de son identité qui veut s'assumer mais sans trop en faire. Et surtout, éviter d'être coincée dans une case. L'histoire de sa vie.

Même quand on ne me voit pas on me prend pour un garçon. » Dans son costume-tee-shirt, le cheveu court et blond, le minois fin et mutin, Marie Bô propose sur la scène du théâtre Lepic un seul en scène à la fois touchant et drôle, où elle raconte sa vie de « namec », à la fois nana et mec. De l'enfance au cours de laquelle elle apprend plutôt à piloter le tracteur de son père qu'à danser sur des pointes, à son arrivée à Paris pour les premiers cours de théâtre et la montée sur scène, en passant par le coming out familial.

Depuis qu'elle est comédienne, la jeune-femme se joue des genres. On a ainsi pu la voir dans « *Comment je suis devenue hétéro* », « *Adopte un Jules.com !* » ou encore « *Balance ton Jules !* ». La veine qu'elle a choisi de travailler c'est toujours la thématique du genre, de comment on se reconnaît en l'un ou en l'autre, comment on se définit soi-même et comment on grandit en naviguant entre les cases de l'assignation sexuelle.

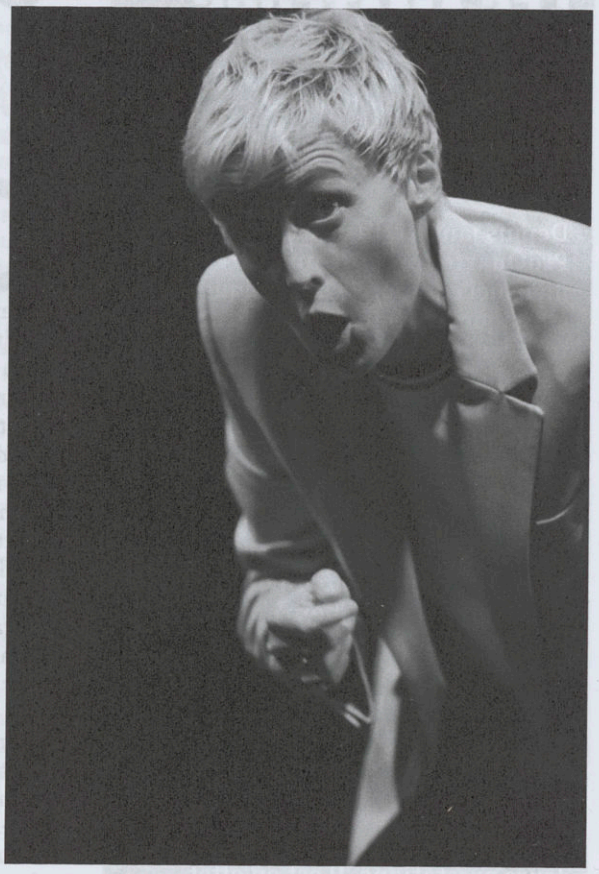
Etre une femme ou être soi ?

Cette toute jeune quarantenaire a tout essayé pour se conformer à ce que la société attendait d'elle : avoir un petit ami, un travail « de femme » (secrétaire), se laisser pousser les cheveux, porter des mini jupes... Rien n'y fait. D'ailleurs c'est bien simple, son corps même refuse de suivre. Ce qu'elle comprend lorsque sa gynéco lui apprend que ses rapports sexuels douloureux seraient dus à un utérus rétroversé : « *Je comprends enfin pourquoi j'aime pas faire l'amour. Mon corps fait un rejet de la teub !* »

Ici, mise en scène par la comédienne Anne Le Nen, avec qui le spectacle est co-écrit (Vincent Azé a contribué aux textes), la comédienne a le sens de la formule. « *On a plus de chances de choper si on lit Beckett en claquettes chaussettes que si on lit* Voici *en costard Armani.* » Certes. Ou encore « *LGBT, oui mais sans plume dans le cul* », parce qu'il faut encore et encore lutter contre les clichés attachés à l'homosexualité, qui font tant de mal de par le monde. ●

SANDRA MIGNOT

On va tous être d'accord ou pas, jusqu'au 1er juillet au Théâtre Lepic, 1 avenue Junot, (M° Lamarck-Caulaincourt), les lundis et mardis à 21 h. Réservations : www.theatrelepic.com



DR

EXPO

ESPACES IMAGINAIRES

L'artiste CEHEL expose des œuvres réalisées à l'encre de chine et à la peinture acrylique à l'espace Canopy.

Après une longue errance, dix ans de vie en Provence et un séjour aux États-Unis, CEHEL réside désormais à Paris. « *Ces différentes expériences pour la survie, m'ont constamment plongée dans le quotidien, et m'ont conduite à penser que l'artiste serait une espèce de bousier qui s'approprierait des parcelles de réalité, visible ou invisible, et rejetterait, en quelque sorte, un terreau fertile à ses congénères.* », confie la septuagénaire. Ce n'est pas la première fois qu'elle expose des œuvres à l'espace Canopy puisque ce dernier l'avait déjà accueillie en 2008 et en 2012. Cette fois-ci, CEHEL présentera une exposition intitulée Un ailleurs en partage, pour laquelle elle a utilisé deux techniques différentes : l'encre de Chine et la peinture acrylique sur papier (Chine, Japon, Corée).

Artiste autodidacte, CEHEL s'inspire énormément de la vie qui l'entoure et notamment de la nature. « *Le réel dont il est question ici,* explique l'espace Canopy, *ce sont des photos de branches d'arbre, en hiver donc sans feuillage, qui s'élancent vers le ciel, dans une géométrie aux lois inconnues, qui nous conduit dans des espaces imaginaires, nourris par le mystère des ombres, et le vertige de l'infini.* » ●

WILLIAM EVEN

Du 14 juin au 4 juillet, de 14 h à 18 h du mardi au vendredi et le week-end sur rendez-vous à l'Espace Canopy, 19 rue Pajol. Vernissage le 14 juin à partir de 18 h 30.

GOUTTE D'OR

UNE SOIXANTAINE D'ARTISTES OUVRENT LEURS PORTES

Pour cette nouvelle édition des Portes d'Or, vingt-quatre lieux d'exposition accueillent le public.

Créée en février 2010, l'association les Portes d'Or organise ses traditionnelles portes ouvertes d'artistes pendant quatre jours. Cette année, le vernissage aura lieu le vendredi 13 dans les vingt-quatre lieux qui s'ouvrent au public pendant l'événement. Parmi eux, des galeries (L'Oeil du Huit, Plast), des ateliers (Borax, Onionoir, Boîtes magiques, El Taller), des jardins (Aziza, L'Univert, Bashung) mais aussi des associations (les Enfants de la Goutte d'Or, les Xérographes, Quartier Libre 4C). Outre le fait de dévoiler une diversité foisonnante de pratiques artistiques (peinture, sculpture, photo, vidéo, gravure, mode, illustration, arts plastiques, mosaïque), ces portes ouvertes ont pour objectif de « célébrer la création vivante, l'échange et l'audace ». C'est pourquoi l'événement proposera aussi plusieurs animations, comme des concerts, des initiations au dessin et à l'aquarelle naturaliste et même une lecture. À noter qu'une exposition collective prendra place dans les locaux de l'association ADOS au 26 rue Polonceau ! ●

W. E.



Sunwoo Lila JI

Vernissage le vendredi 13 juin (18 h), puis portes ouvertes du samedi 14 au lundi 16 juin (14 h - 20 h). Plus d'infos sur www.portesdor.com

MUSIQUE

PROQUARTET MISE SUR LES AMATEURS

Quatre formations amateures de musiciens classiques s'invitent sur la scène de la mairie.

Depuis janvier, l'association ProQuartet propose un concert mensuel consacré à la musique classique, en mairie et ouvert à tous les habitants. En prélude à la Fête de la musique, elle a décidé d'ouvrir sa session du « Jeudi ? c'est musique ! » du 19 juin à quatre formations amateurs (duos, trio et quatuor) déjà soutenues par l'association. Clarinette, piano, cordes, chant, seront au rendez-vous, et le public sera invité à participer avec la chorale amateure Jukefox, que dirige Marine Besset. Cela fait partie de l'ADN de ProQuartet de promouvoir les jeunes amateurs, en particulier les chambristes, en leur donnant la possibilité de se produire sur une scène parisienne devant un public et en les accompagnant pour leurs prestations. Il est en effet souvent difficile pour des musiciens amateurs de jouer en dehors du cercle restreint de la famille et des amis, de trouver des lieux pour se produire à la hauteur de leurs finances et de vivre l'expérience nécessaire de la rencontre avec le public. ● D.B.

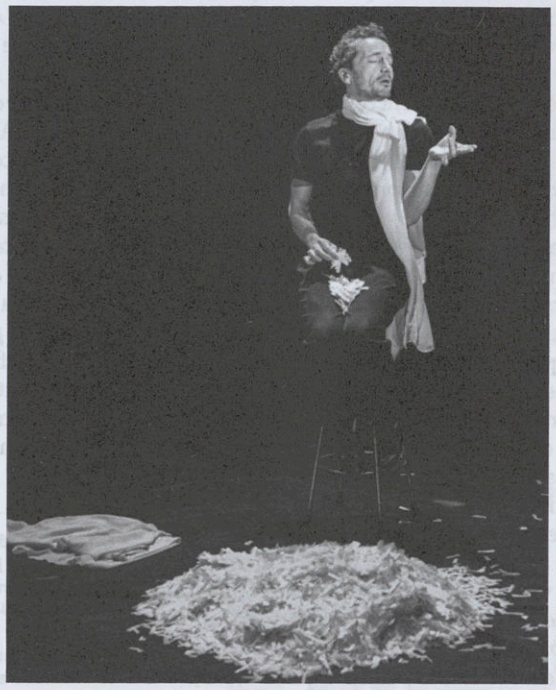
Le jeudi 19 juin à 19 h, mairie du 18e, place Jules Joffrin (sur réservation sur le site mairie18.paris.fr)

THÉÂTRE

FIN DE PARTIE POUR UNE TRILOGIE AU MASCULIN

Après *Le Premier sexe ou la grosse arnaque de la virilité* et *La Fête du slip ou le pipo de la puissance*, l'auteur et comédien Mickaël Délis clôt son triptyque avec *Les Paillettes de leur vie ou la paix déménage*.

C'est la deuxième ce soir. Trois ans déjà depuis le premier volet. Et voilà donc l'ultime objet tant attendu qui mettra un point final à *La rencontre du troisième type ou la trilogie du mâle aimé*, démonstration en trois temps sur la masculinité. Cette fois, Mickaël Delis parle du don. Le don sous toutes ses formes en général, mais sous celle de son sperme en particulier ! Il aborde à travers ces « paillettes » des notions aussi variées que la transmission, l'absence du père, l'omniprésence de la mère, le deuil, l'amitié, l'amour, le sexe, le pardon, la charge mentale des femmes, le désarroi des hommes.



Marie Charbonnier

Trouver les bons mots

Si tous ces points sont abordés, c'est qu'il est proposé au protagoniste donneur de paillettes, d'écrire une lettre à celui ou celle qui, à sa majorité, découvrira les mots de son géniteur. Et là, il sèche. Que dire à cet être qu'il ne rencontrera jamais, de ses motivations, de ses souhaits, de ses conseils avisés ? Pour l'aider à trouver les bons mots, il convoque, comme à son habitude, les figures phares de sa vie.

On retrouve avec joie les personnages de la mère fantasque ou de l'endocrinologue loufoque mais c'est une vaste galerie qui défile sous nos yeux. Frère, psy, ami, filleul, père, personnel soignant, etc. Mention pour l'ami papa bobo (déconstruit, dépassé et démuni) sous l'omnipotence de l'amie maman qui sombre mais n'arrive pas à déléguer. C'est toujours intime, gracieux.

Comme pour les deux premiers opus, le décor est sobre, laissant place à l'imaginaire du public. Un tabouret, un simple tissu blanc et un néon, une pile de confettis blancs qui virevoltent pendant tout le spectacle, tantôt semence, tantôt cendres paternelles, tantôt mousse du bain ou sable fin.

Et alors même qu'il finissait l'écriture de ce spectacle, Mickaël Délis a vécu la perte de sa maman. Départ qu'il a naturellement intégré à ce spectacle qui est peut-être, de fait, le plus intime, grave et sensible des trois. ● SONIA IMBERT

Les Paillettes de leur vie ou la paix déménage, jusqu'au 14 juin au théâtre de la Reine Blanche, 2B passage Ruelle (M° La Chapelle ou Marx Dormoy). Réservations : www.reineblanche.com

CHANTER POUR LES PEINTRES DE MONTMARTRE

Une chorale d'enfants des écoles propose le parcours musical Écoute mon œil, pour découvrir les artistes et les lieux qu'ils ont sublimés dans leurs tableaux.

Et si on chantait pour mieux voir les tableaux ? Aborder l'art visuel par la musique, quelle drôle d'idée ! Pourtant, par le passé, le mariage entre la musique et les arts plastiques a toujours été au cœur de la vie artistique montmartroise.

C'est ce que veut remettre à l'honneur l'association Musique jeune public en partageant le projet de l'ensemble Les Lunaisiens avec les enfants de treize écoles élémentaires de l'arrondissement.

Autour de chansons consacrées aux artistes ayant vécu dans le 18e, composées par Arnaud Marzorati, directeur et fondateur de l'ensemble, les élèves découvriront à l'occasion d'un parcours musical, des peintres tels que Suzanne Valadon, Pablo Picasso, Salvador Dali, Auguste Renoir.... Et chanteront ensemble la beauté et la nécessité de l'art.

Les tableaux racontent les peintres

Chaque lieu emblématique de la peinture à Montmartre (le musée de Montmartre, le Bateau-Lavoir, le Château des brouillards, le musée Dali) sera investi par une classe qui accueillera en chanson les élèves qui effectueront le parcours. Tous les enfants se retrouveront également aux Arènes de Montmartre pour partager quelques chansons, accompagnés par les musiciens de l'ensemble Les Lunaisiens avec Francis Jauvin et Anthony Millet à l'accordéon.

Ainsi, à l'angle des rues Lepic et de l'Abreuvoir, « Au Moulin de la galette » évoquera Renoir, au musée de Montmartre, Suzanne Valadon sera accompagnée par « Le chat de Suzanne », tandis que « Henri ose choquer » fera revivre Toulouse-Lautrec devant le Moulin Rouge.

Les enfants (CP, CE 1, CE 2) travaillent depuis février avec leur professeur de musique les chansons écrites par Arnaud Marzorati et avec certains professeurs d'arts plastiques, ils imaginent des projets visuels qui seront exposés lors de la rencontre finale.

Françoise Albin, professeure de musique aux écoles Houdon et Forest a « *tout de suite été partante pour ce projet qui crée des liens culturels concrets entre des lieux et des œuvres célèbres, à travers des chansons rigolotes* ». Elle insiste sur le côté « *festif et convivial* » du projet, l'esprit du chœur final étant de « *se retrouver pour chanter les peintres, sans objectif de performance.* » ● ANNIE KATZ

Les jeudi 5 et vendredi 6 juin, parcours au choix des écoles à partir de 8 h 30, rendez-vous des enfants aux Arènes de Montmartre à 10 h 30.

EXPOSITION

FASCINATION À L'ATELIER VÉRON

Les dessins d'Odona Bones et les compositions sous globe de verre de Lucie de Syracuse captivent instantanément le visiteur.

L'atelier Véron, désormais spécialisé dans l'art « singulier » ou « art outsider », propose actuellement la découverte de deux artistes françaises émergentes, qui se rejoignent dans un impressionnant souci du détail. On pourrait rester des heures à observer les scénettes sous cloche de Lucie de Syracuse. Ses compositions associent poupées, petits jouets, ossements, animaux naturalisés, tissus, bibelots dans une poésie très pop et une étrangeté captivante. La plasticienne bordelaise s'appuie aussi sur une culture littéraire et symbolique, qui s'illustre jusque dans les titres de ses œuvres : *Les Mots doux, La Reine des cauchemars, Le Menteur d'amour, Le Minotaure réconcilié*. Quant aux encres sur papier ancien d'Odona Bones, sombres, raffinées, minutieuses, elles évoquent les vanités qui furent tellement en vogue au XVIIIe siècle. L'artiste nordiste plonge dans l'histoire de l'art pour en extraire à la pointe fine les tourments de l'inconscient, de la maladie et de la mort. Des « Voyages intérieurs » qui se marient parfaitement avec la « Plongée sensible » de sa compagne d'exposition. ● S.M.



Jusqu'au 8 juillet à l'Atelier Véron, 31 rue Véron (M° Blanche), du mardi au samedi de 11 h à 13 h et de 14 h à 19 h.

DOCUMENTAIRE

SUZANNE VALADON SUR PETIT ÉCRAN

Dans le cadre de la série, *Une maison, une artiste*, le réalisateur Jean Rousselot retrace le parcours artistique et montmartrois de Suzanne Valadon.

Alors que l'exposition dédiée à Suzanne Valadon s'achève tout juste au centre Georges Pompidou, la télévision donne l'occasion de redécouvrir cette artiste longtemps plongée dans l'oubli. Sur le site de l'actuel musée de Montmartre, qui abrite l'ancien atelier de la peintre, le réalisateur Jean Rousselot invite plusieurs experts à raconter le parcours peu ordinaire de l'ex-modèle au regard un peu triste. Suzanne Valadon, ses frasques, son talent, ses amours y sont ainsi racontés uniquement...par des femmes : l'historienne de l'art Marianne Le Morvan, la conservatrice du musée de Montmartre Saskia Ooms, la critique d'art et montmartroise Jeanine Warnod, l'artiste et modèle Maria Clark, la conservatrice du patrimoine Magali Briat-Philippe. Elle est également racontée par de nombreuses photographies d'époque, par les toiles qu'elle a peintes mais aussi celles qui l'ont représentée sous le pinceau de Renoir, Toulouse-Lautrec ou Puvis de Chavannes. Un élégant documentaire pour qui fut, selon les mots de Marianne Le Morvan, *« une narratrice de la vie normale et du bonheur ordinaire »*. ● S.M.

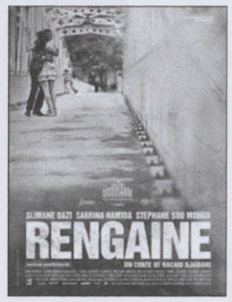
Suzanne Valadon à Montmartre, modèle, peintre, pionnière, un film de Jean Rousselot 26 min. Disponible en replay sur www.france.tv jusqu'au 27 juillet.

LE 18E EN SCÈNES

Notre arrondissement est une terre de tournages. Comme un album souvenir, cette rubrique revient sur un film d'hier ou d'aujourd'hui, présent dans nos mémoires ou tout à fait oublié.

RENGAINE DE RACHID DJAÏDANI (2012)

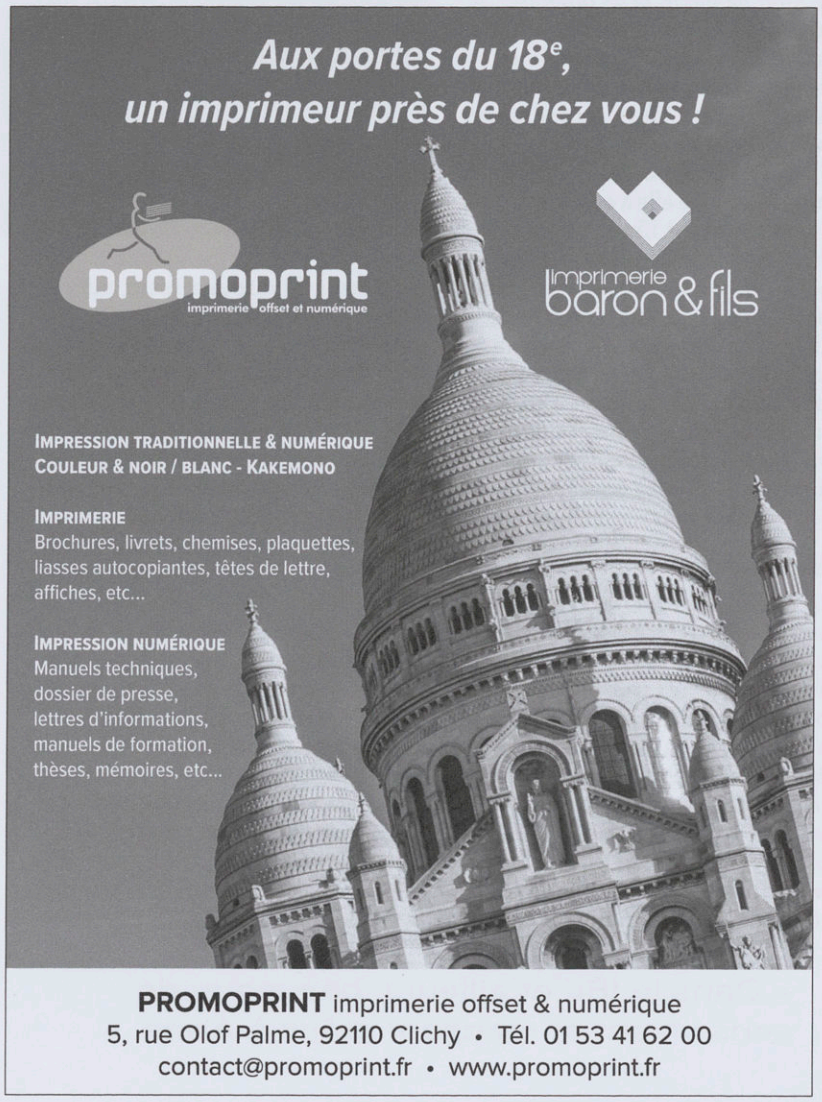
Avant de devenir cinéaste, Rachid Djaïdani a été maçon, boxeur, romancier (*Boomkœur*). C'est le tournage de *La Haine*, en bas de chez lui, qui lui donne des envies de cinéma. Fils d'un Algérien et d'une Soudanaise, il connaît par cœur les préjugés ancrés dans chaque communauté. Facile alors d'imaginer une idylle contrariée entre Dorcy, un aspirant comédien sénégalais et Sabrina, une jeune musulmane. La belle étant chaperonnée par quarante frères contrôlant ses fréquentations, la romance semble mal engagée. La caméra suit tour à tour les amoureux et leurs amis puis Slimane, le chef de famille, rendant visite à ses frères. À chacun il sert la même rengaine : *« Ce mariage n'aura pas lieu ! »*.



Le réalisateur tourne le plus souvent en plans rapprochés. On voit cependant Dorcy déambuler sur le boulevard de Clichy avec un pote, se rendre dans le salon de coiffure de sa mère rue Poulet, prendre un verre avec des copains rue des Martyrs. Où ils se font agresser par l'un des frangins de Sabrina. Slimane poursuit sa tournée familiale. Il discute avec son frère policier rue de la Goutte d'Or puis rue de Chartres. Plus tard il se rend à l'angle de la rue Saint-Vincent et de la rue des Saules pour acheter une arme.

Dorcy, après une pause sur les marches du Sacré-Cœur, prend la rue Azaïs, la rue Drevet. Rue André Barsacq, il croise Slimane. Celui-ci va-t-il dégainer ou rengainer son calibre ?

Ce conte oriental, façon *« Roméo et Juliette à Barbès »*, fut une bonne surprise de la Quinzaine cannoise en 2012. Tourné sans moyens ni autorisation, le film a séduit par son humour et son punch. Douze ans plus tard son attaché de presse, Hassan Guerrar, retournera dans le quartier pour y raconter une autre histoire, celle de *Barbès, little Algérie*. ● MONIQUE LOUBESKI



ANNE LORIENT, SAGE-FEMME DE RUE

Sans domicile fixe pendant dix-sept ans, Anne Lorient a trouvé refuge à Guy Môquet en 2003. Aujourd'hui accoucheuse de rue, elle a réussi à transformer un début de vie cruel en un moteur pour aider les femmes précaires.



Sylvie Dupic

Raconté dans un livre témoignage publié en 2016*, le parcours d'Anne Lorient peut parfois faire froid dans le dos mais il force l'admiration et le respect. Née dans une famille aisée du nord de la France, elle est victime d'inceste dès ses 6 ans par son frère de 18 ans. Cette situation, douloureuse et violente, est soumise à une omerta liée à l'influence de sa famille dans le village où elle a grandi et ses liens avec les sphères de pouvoir local. *« Certes, on avait un chien, une belle maison et un jardin mais je n'avais ni le droit de sortir, ni de m'amuser, je restais seule,* rembobine la quinquagénaire. *L'école ne m'intéressait pas et je ne pouvais pas parler de ce que je vivais. Au dire des adultes, si ça se savait, le village en serait anéanti. »*

Sa seule échappatoire est la littérature, à laquelle elle a eu accès jeune, ses parents étant libraires. Fan des *Lettres persanes* de Montesquieu et de *« tous les trucs à l'eau de rose »*, elle absorbe dès 11-12 ans, une quantité de livres incroyable, se plongeant dans tout ce qui lui permet de s'éloigner des mauvais traitements qu'elle subit. Hors d'un roman, son unique rêverie consiste à surveiller les trains qui passent. Elle ne souhaite alors qu'une seule chose : se sauver.

« Je me battais pour vivre »

À sa majorité, Anne fait son sac et monte dans un train vers Paris, bien décidée à enfin choisir son chemin. Refoulée par une tante chez qui elle espérait trouver refuge, elle file alors à la Défense. Mais lors de sa première nuit dehors, elle est victime d'un viol. Destructrice, cette expérience la prive de tous ses moyens : elle perd la parole et se maintient en vie comme elle peut dans les sous-sols de la Défense, où les poubelles du centre commercial lui fournissent nourriture et vêtements.

Après trois ans et demi au cours desquels les viols se sont succédé – continuant à briser la jeune femme – un sursaut d'humanité rompt soudain la souffrance où elle était emmurée. Elle retrouve la parole, traverse le pont de Neuilly et gravite pendant une dizaine d'années sur les quais de Seine, d'abord dans le 16e puis jusqu'à Saint-Michel. *« J'ai eu les larmes aux yeux en voyant la tour Eiffel,* raconte-t-elle. *Je ne sais pas pourquoi, rien n'était facile, mais à nouveau je me battais pour vivre. »*

Aiguillée par un autre SDF, elle monte *« vers le nord de Paris, dans les quartiers populaires où les gens sont plus compréhensifs et généreux »*. Là, après plus de douze ans de rue, elle découvre un « *Paris solidaire* ». Enfin, laborieusement mais progressivement, sa vie va prendre un nouveau virage. À l'époque, mis à part la survie et le maintien de son hygiène aux fontaines publiques, rien ne la concerne. Mais son corps en décide autrement. Tombée enceinte, Anne accouche dans la rue. Alors qu'elle essaie de cacher son bébé, les pompiers puis l'hôpital public tentent de les séparer. En détresse, la jeune mère ne se laisse pas faire : elle s'enfuit, blouse sur le dos, avec son nourrisson dans les bras.

Se reconstruire

Au gré de ses pérégrinations, Anne rencontre une docteure du 17e arrondissement sensible à son état d'indigence. Cette dernière laisse la jeune femme et son bébé disposer de la salle d'attente de son cabinet, un lieu clos et sûr où la petite famille peut disposer de sanitaires. En 2003, grâce à son aide, elle obtient un logement social. Elle emménage à Guy Môquet, dans la cité Marcadet, où elle découvre une solidarité insoupçonnée avec certaines de ses voisines qui sont souvent dans des situations de détresse comparables. Toutefois, le contraste avec sa vie d'avant n'est pas simple : *« L'enfermement n'était pas facile, j'avais totalement oublié cette sensation. Mais j'étais rassurée pour mon petit. Sitôt installés, j'ai peint sa chambre, l'ornant d'arches de Noé. C'était mon premier acte de créativité, comme une sorte de renaissance. »*

L'année de son installation dans le 18e, Anne monte avec des voisines un collectif, Esprit solidaire, qui récolte des dons de particuliers via Facebook. Puis en 2006, elle rencontre Muriel Salmona, psychiatre spécialiste des violences conjugales et sexuelles. Les Salmonettes, nom du groupe de femmes soutenues par cette psychiatre, est pour elle une source de partage, de réconfort et d'inspiration. Elle s'engage alors pour informer et sensibiliser sur l'inceste et le viol, intervenant dans des établissements scolaires ou lors de forums et de colloques : *« Je ne voulais ni me taire ni oublier, mais informer et prévenir. »*

Le cœur comme moteur

En 2017, elle fonde l'Association Anne Lorient qui agit sur la sensibilisation, l'accueil et le soutien des personnes et familles en situation de précarité. *« J'étais vraiment perdue, mais quand j'ai rencontré Anne, je n'étais plus seule,* résume Assetu, bénéficiaire de l'association depuis vingt ans. *Dans le 18e et ailleurs, beaucoup de gens vivent et mangent grâce à Anne. »* Elle est *« très abordable et disponible »* selon son amie Claire, également donatrice de l'association : *« C'est une personne lumineuse, ce qui est d'autant plus rare avec son vécu compliqué. Elle a une force de caractère sur le terrain comme en dehors. Elle se bat comme une lionne. »*

Parmi les centaines de personnes aidées par l'association, de nombreuses femmes sans domicile fixe sont mamans, tandis que d'autres vont le devenir. Afin de les aider à mettre au monde leur nouveau-né, Anne s'est formée au métier de sage-femme urgentiste durant la période Covid, devenant ainsi accoucheuse de rue. Elles ne sont que huit en France, dont cinq à Paris.

Depuis, avec un matériel médical limité mais stérilisé, offert par les pompiers de Paris, elle a procédé à plusieurs centaines d'accouchements dans la rue ou dans des squats car les femmes SDF redoutent d'être emmenées à l'hôpital, craignant qu'on les sépare de leur nouveau-né. Anne Lorient travaille à un nouvel ouvrage, consacré à la résilience. ●

NOËMIE COURCOUX-PÉGORIER

« Dans le 18e et ailleurs, beaucoup de gens vivent et mangent grâce à Anne. »

**Mes années barbares,* aux éditions de la Martinière.